

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 408 - SAMEDI, 27 FEVRIER 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC. — La bastonnade appliquée à un rebelle dans les rues de Tanger

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 27 FEVRIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—Poésies : La rêverie, par J.-O. L. ; Sur un petit breviaire, par l'abbé Chatry. — Nouvelle canadienne. En passant, par Geneviève. — Chronique des voyages : Esclaves rachetés, par le Rév. Père Dromaux, missionnaire d'Afrique. — Nouvelles à la main. — Les grandes armées de l'Europe en 1891 (avec gravure). — Nos gravures.—Bibliographie, par J. St.-E.—Notes et faits.—Primes du mois de janvier. Liste des réclamants.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite).—Carmen (suite)—Choses et autres.—Jeux d'esprit : Problèmes d'Échecs et de Dames, énigmes.

GRAVURES.—Les événements du Maroc : La bastonnade appliquée à un rebelle dans les rues de Tanger.—Portraits : S. Em. le cardinal Siméoni, sec. d'Etat du St-Siège, décédé ; Le T.R.P. Anderledy, général de la Compagnie de Jésus, décédé.—Lac Salé : Vue du Temple Mormon dont la construction a coûté \$5,000,000.—La famine en Russie : Paysans demandant du pain en face de la maison du maire, près de Simbersk.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Quand je vous disais, l'autre jour, que le théâtre nous gâte—je parle de ce théâtre fin-de-siècle qui ne respecte rien pour s'assurer du succès..... payant—je ne croyais pas, certes, en avoir une preuve éclatante si tôt après. Eh ! bien oui, ce théâtre relâche nos mœurs, et, fatale conséquence, il émousse notre bon goût. Cela a paru au grand jour..... d'une récente soirée littéraire de grand gala.

C'était peu de temps après notre dernier entretien. Une institution littéraire, déjà bien connue et fort avantageusement, avait convié à un régal délicat un auditoire d'élite. Le programme annonçait une opérette bien gentille, avec assaisonnement de musique, de déclamation, etc., et avant tout une conférence, comme pièce de résistance, ainsi qu'il convient à tout corps qui se respecte et où l'on cultive les lettres.

Or, le croiriez-vous, le conférencier, un de nos plus savants abbés montréalais, notez-le bien, et qui avait pourtant choisi un sujet du plus haut intérêt, ne se vit pas suivi, dans ses développements, magnifiques et érudits tant de forme que de fond, avec la religieuse attention sur laquelle il était en droit de compter.

Chuchotements, murmures, gazouillis de colombes fourvoyées et de tourteraux en la même triste position, brèches diverses à la réserve,

chez une partie pas assez minime de l'assemblée : voilà ce dont j'ai été le navré témoin.

Il est donc vrai que le théâtre a déjà tant déformé les plus éclectiques d'entre nous que nous ne puissions suivre, avec tout le respect que mérite un si noble travail, une conférence littéraire, belle et instructive comme celle qui se donnait, ce soir-là, dans la grande salle académique du Cercle Ville-Marie. Je sais bien qu'il va se trouver encore ici des optimistes pour jurer que le symptôme n'est pas grave ; je prétends, néanmoins, qu'il est réellement sérieux et vaut la peine qu'on y pense. En de tels cas renouvelés, je verrais les précurseurs certains de la frivolité de caractère, signe distinctif des sociétés qui dégénèrent.

Soyons moins futiles : gardons nos mœurs viriles et chastes.

. Voulez-vous savoir comme il les traite, ce cher théâtre, ses trop faciles clients ? Il ne se contente pas de les pervertir, il se moque d'eux ; il les triche.

Pas plus tard qu'à la fin du mois dernier, il y avait ici une grande semaine théâtrale à l'Académie de Musique. Notre estimée compatriote, madame Emma Albani-Gye, la diva populaire et partout bienvenue, était sur l'affiche. Elle allait figurer dans une couple de grands opéras... italiens, ne vous en déplaise. Pourtant, messieurs Grau et Abbey, les impresarios, sont des Français et l'auditoire ordinaire de madame Albani, à Montréal, en grande majorité français aussi. Quoi qu'il en soit, notre digne et aimée compatriote, Emma Lajeunesse, l'Albani fêtée en tous lieux, serait là : c'était assez pour que tout Montréal français courût au théâtre de l'Académie de musique et l'envahit du parquet jusques aux combles.

Pour soutenir la diva, les directeurs du théâtre avaient annoncé une troupe d'artistes *di primo cartello* : du très bon. Quel ne fut pas le désenchantement de l'assistance, à cet endroit du programme, de se trouver en face de brailards du moins artistique effet, à une ou deux exceptions près. Bien plus, ayant regretté la bonne inspiration qu'ils avaient eue, pour le succès de leur réclame, d'afficher, comme devant paraître à Montréal, une chanteuse de renom, madame Scalchi, ces braves impresarios avaient eu le soin de la laisser à New-York. Et là, dans la grande métropole, l'artiste donnait, ces soirs-là, une représentation pendant qu'ici ses compères annonçaient, sur la scène, que, étant arrivée à Montréal pour y paraître, madame Scalchi s'était trouvée prise d'une maladie soudaine, et empêchée. Cynique tricherie !

L'indignation, comme bien on pense, fut à son comble et se traduisit en sifflets, dans la salle même. Depuis, les journaux nous ont appris que des poursuites en justice avaient été intentées contre les directeurs du théâtre—pour obtention de deniers sous de faux prétextes.

Le théâtre qui triche, le théâtre qui pervertit, quand donc, enfin, en sera-t-on bien rassasié ?

. Ces mécomptes, justement mérités par la troupe de second ordre qu'on avait infligée à madame Albani pour la seconder, n'ont heureusement en rien amoindri l'éclat de ses succès.

À chacun des deux soirs qu'elle a paru sur la scène, dans les *Huguenots* et dans *Lohengrin*, une véritable ovation triomphale a été faite à la diva par excellence par ses compatriotes, admirateurs de son talent et reconnaissants de sa renommée. On l'acclamait, on lui chantait des jolis vers inédits de Fréchette, on l'inondait de fleurs, on la faisait chanter et répéter encore ses enivrantes romances : *Souvenirs du jeune âge* et le *Home sweet home*, où elle jette tout son noble et bon cœur ! L'allégresse générale lui faisait cortège.

La femme et l'artiste ont magnifiquement triomphé en elle ces jours-là. L'Albani a droit d'être fière de son dernier passage parmi les siens.

. Plus haut, j'ai fait mention de jolis vers

improvisés par M. Louis Fréchette, pour dire à la grande et noble artiste la joie qu'éprouvent ses pays chaque fois qu'elle revient au milieu de nous. Je sens comme un besoin irrésistible de communiquer à mes lecteurs ce chant d'allégresse qui vaut bien la peine d'être entendu par-delà les murs d'un théâtre.

A ALBANI

(Air : *Vive la France*—du même poète)

Qu'il soit un jour cent fois béni,
Ce jour d'émotion profonde,
Ce jour qui nous rend Albani,
La diva sans rivale au monde !

Refrain :

O Canadiens, avec bonheur,
Ensemble répétons, d'une voix attendrie :
Vive Albani ! Vive l'honneur (bis
De la Patrie !

Son nom du globe a fait le tour,
Son nom éclipsé par nul autre :
Chantons sa gloire à notre tour,
Car sa gloire est aussi la nôtre

Refrain :

Il faut qu'elle emporte, au départ,
La douce et chère assurance
Qu'on ne sait l'aimer nulle part
Comme au pays de son enfance !

Refrain.

Ce cri du cœur, poussé par le poète de la "Légende d'un peuple," et qui exprime bien les sentiments de tous ses compatriotes, a dû faire entendre à madame Albani que, si elle est contente des siens, comme elle l'a dit et répété à mainte reprise, tous les siens, et à juste titre, sont bien fiers d'elle aussi.

. Selon que c'est l'habitude quand un personnage de marque ou de distinction quelconque fait un stage dans une ville comme la nôtre, on n'a pas manqué, parmi nos écotiers, nouvel listes et reporters, d'étudier certaines particularités du caractère de madame Albani-Gye.

Ce beau et riche caractère de femme, qui est resté si digne et pur en tout et partout, au milieu des aléas de la vie aventureuse d'artiste, ce caractère se prête bien à une étude comme celle-là. Et cette analyse ne peut que le faire briller davantage, car elle ne révèle chez notre compatriote que de bonnes et nobles choses.

Pour ma part, au nombre des particularités diverses sur lesquelles a rappelé notre souvenir la récente visite de la magnanime diva, ce qui, le plus vivement et le plus doucement, m'a impressionné, c'est ce que l'on rapporte à propos de l'exquise tendresse que nourrit madame Gye pour son fils, pour son enfant unique et bien-aimé.

Ce beau trait du caractère de l'artiste ne saurait passer inaperçu. Cette maternelle affection, toujours vivante et toujours forte de plus en plus parmi les variations de son existence agitée, fait la louange et la gloire de notre charmante compatriote, autant que ses talents si universellement applaudis.

La femme qui sait conserver intactes et immaculées, envers tout et contre tous, les richesses de son cœur d'épouse et de son cœur de mère, peut marcher partout haut la tête, car son front resplendit d'une auréole pure et indélébile. Madame Albani a compris cette gloire, et, jalouse, à l'exclusion de la plupart des autres femmes artistes, qui partagent ses destins, elle l'a faite sienne, bien sienne !

. Quelqu'un me racontait, au sujet de cette tendresse de mère—et l'on sait que celle de l'épouse, chez madame Gye, n'y cède rien—tendresse vraiment exemplaire non moins que rare, sous les circonstances, un incident que j'ai noté avec plaisir, tout peu extraordinaire qu'il puisse paraître au commun des gens.

À Boston, dans la république voisine, en 1884, au Tremont House, madame Albani avait gracieusement consenti à recevoir en audience "l'Ins-

titut Canadien" de cette même ville, en corps. Les Canadiens-Français de partout sont toujours heureux d'aller serrer la main, à la bonne et franche mode du pays, à cette grande sœur tant estimable et estimée.

Après avoir reçu les compliments de ces messieurs et leur avoir répondu dans les termes les plus flatteurs, l'aimable et complaisante diva procédait à leur faire voir les souvenirs cosmopolites qu'elle a rapportés de ses nombreux voyages, souvenirs parmi lesquels figurent pour une large part les présents des souverains. On sait comme elle se complait à exhiber les dons à elle faits par S. M. la reine Victoria, qui professe pour l'artiste canadienne la plus sincère estime, et la lui manifeste fréquemment et hautement.

"Maintenant, messieurs, leur dit-elle, je tiens beaucoup à vous montrer le plus cher de tous mes trésors, celui auquel mon cœur est le plus attaché, ce que j'aime le plus au monde, après mon mari!" Et madame Albani fit passer entre les mains de chacun de ses compatriotes présents le portrait de son cher enfant, qui alors était encore un gentil bébé. Aujourd'hui, le jeune homme reçoit son éducation dans une des meilleures maisons du Royaume-Uni.

"Chaque jour, ajouta la noble femme, la nourrice m'expédie un bulletin de sa santé, et elle montrait le dernier cablegramme qu'elle tenait justement à la main. Si l'on me laissait dans l'anxiété sur le sort de cet être chéri, je ne sais vraiment pas si j'aurais bien le cœur d'aspirer aux succès du théâtre!"

Quel bel exemple d'amour maternel, dévoué et désintéressé! Comme il y aurait là amplement de quoi faire rougir bien des mères, moins sages, à qui des enivrements de bal ou autres futilités font négliger les nobles devoirs qu'exige d'elles le bien-être physique et moral de leurs petits enfants!

Celui qui me rapportait ces nobles propos de madame Albani avait les larmes aux yeux en les narrant, et moi, en les transcrivant ici, je me sens tout glorieux de mon pays et de ma nationalité qui produisent encore de pareilles femmes!

. Oui, cela est malheureusement vrai, bien vrai: il y en a de ces mères chez qui les folies mondaines ont perverti le sens de l'amour jusqu'à l'annihiler. Oh! les tristes fruits de ces arbres desséchés! les pauvres petits de ces mères que l'inconséquence dénature.

Tantôt c'est un pitoyable petit être, pâle, amaigri, à l'œil dépourvu des rayonnements purs qui font le charme de ces "anges du foyer," la mort le guette entre les rideaux blancs de son berceau.

C'est qu'une mère indigne, pour se consacrer toute à de funestes amusements où se gâte son cœur à abandonné à des mains étrangères, à une marâtre mercenaire le soin du propre fruit de ses entrailles. Et, privé de la sève même qui lui est propre, à laquelle la Providence de Dieu lui a donné les droits les plus sacrés comme les plus imprescriptibles, ce rameau se flétrit qui aurait dû se développer et devenir un bel arbre! Ces mères négligentes ne méritaient pas d'être mères! Par bonheur ce cas contre nature de la "mise en nourrice"—la plaie de la haute société française—n'est point ou presque pas connu chez nous.

D'autrefois, c'est le moral qui souffre: le mal est encore plus grand. La mère qui délaisse son foyer, les soins que requiert la première éducation de sa famille, est foncièrement coupable. L'enfant d'une telle femme, et peut-être, ici, notre société canadienne fournirait-elle à la statistique de plus nombreux exemples, s'il souffre plus tard de son défaut de formation morale, et c'est très probable, sera dans son droit s'il l'accuse d'avoir failli à sa mission, d'avoir manqué d'amour! Car la femme, en effet, qui n'est pas d'abord toute à son époux, toute à ses enfants, toute à son foyer, n'est pas une femme vraie: elle vit d'égoïsme, elle ne vit pas d'amour!

dit quelque part, dans ses conférences si belles de Notre-Dame de Paris: "L'amour est le partage de la femme et la force de sa faiblesse. Elle aime: voilà qui est évident, car Dieu qui s'y connaît l'a prise pour exemple quand il a voulu nous prouver qu'il nous aime. Non pas que le père soit étranger au noble sentiment de l'amour, mais son propre est de commander, d'agir, de prévoir, de disposer, tandis que le propre de la mère est d'aimer. Que si le père est la tête de la famille, la mère en est le cœur. Elle laisse au compagnon de sa vie l'exercice du pouvoir et elle se charge d'en alléger le fardeau et d'en tempérer les justes rigueurs par l'amour. Elle aime d'un amour généreux, amour qui se donne lors même qu'il n'est pas payé de retour. Le berceau où repose une passivité égoïste qui absorbe tous les bienfaits sans les retourner à leur source, est le rendez-vous des dévouements maternels; veilles, pleurs, angoisses, délicatesses infinies, tout va là. Elle aime d'un amour compatissant et miséricordieux. Toutes les douleurs retentissent dans son cœur dévoué. Elle est faite pour comprendre les larmes et en savourer l'amertume. C'est sur son sein, devenu alors l'unique appui de la famille, que l'époux se repose un instant avant d'entreprendre de nouvelles luttes contre la mauvaise fortune; sur son sein que les enfants viennent étouffer leurs plaintes et répandre leurs larmes."

N'est-il pas vrai, après cela, de dire que c'est un être hors nature la femme qui oublie l'amour dû à son époux, à ses enfants, à son foyer, pour vivre d'égoïsme dans le tourbillon jaffolant de vaines satisfactions?"

. Du reste, je ne sache pas, moi, qu'une femme, qu'une mère, puisse se laisser aller sans remords à de pareils débordements, c'est le mot pour qualifier d'aussi tristes légèretés, si elle a bien compris l'importance de ses devoirs, si elle a reçu en un cœur bien disposé la grâce d'état, en acceptant les lourdes charges d'un mariage chrétien.

Et puis la vie de famille, l'existence paisible du foyer avec ses douceurs inénarrables à des joies sans pareilles qui font plus que compenser, il me semble, les quelques sacrifices que s'impose une épouse, une mère chrétienne pour se vouer aux exigences de sa grande et noble mission.

Puisque je viens de citer Monsabré, laissons encore l'éminent dominicain nous tracer, en quelques lignes, un charmant tableau de ces bonheurs intimes de la vie de famille.

Dans sa conférence sur "La famille chrétienne," il s'exprime ainsi: "Comme Dieu le père et la mère communiquent leur propre nature, comme Dieu ils peuvent dire à quelqu'un: 'Tu es notre fils, nous t'avons véritablement engendré'; comme Dieu, ils se contemplent dans l'image de leur vie. Le père enlève ses petits enfants dans ses bras robustes, il les embrasse, et tout à coup ses entrailles s'émeuvent. Il se reconnaît. Ce sang, cette vie, ces traits charmants, c'est bien à lui. A lui d'abord, car il n'y a un vivant de plus dans la famille que parce qu'il l'a voulu... Quelles aimables luttes, quelles touchantes discussions devant cette image animée de deux vies! Ce front, c'est moi, dit le père; ces yeux, c'est moi, dit la mère; cette bouche, ce sourire, c'est moi! c'est moi! O père! ô mère! oui c'est vous, tout est vous, vous êtes deux dans une seule chair!"

Et ces joies ineffables que goûtent les parents, au sein de la famille, que savoure surtout la mère avec l'exquise délicatesse de cœur qui lui est personnelle, ces joies sont de chaque jour, et chaque jour elles s'annoncent plus intenses, plus complètes aux heureux qui en savent faire tout leur trésor.

Elles ne produisent pas de remords, comme presque toujours les folles jouissances mondaines, mais au contraire la pure félicité du devoir accompli, le bonheur précieux dont on n'est redevable à personne qu'à Dieu et à soi-même.

son délire, la coquetterie des fêtes mondaines sauraient elles jamais faire monter au cœur de la jeune mère un parfum aussi délicieusement enivrant que cette fraîche rose aux couleurs vermeilles de son sang: l'enfant dont elle est l'ange veillant sur son berceau! Celles qui possèdent pareil trésor confié à leurs soins diligents n'oseront jamais, je l'espère, le délaier un instant pour courir aux triomphes suspects de la vie hors du foyer. Aux autres qui ne possèderaient pas cette garantie vivante et douce de sagesse et de véritable bonheur, je la souhaite, bien sûr du succès.

Je leur dirai donc, avec M. Frédéric Lévy, un jeune poète français de grands talents, de l'école du *Semur* de Paris, qui a écrit, sous le titre gracieux *L'attendu*, les jolis vers suivants:

Je vous rêve un bébé rose comme une rose
Qui vous gazouillera son babil gracieux,
Que vous entourerez de vos soins soucieux
Et qui mettra la joie au front le plus morose:

Je le rêve aussi beau qu'un chérubin des cieux,
Aussi frais qu'une fleur que la rosée arrose;
Je rêve que l'aurore éclaire son teint rose
Et qu'un coin de l'azur illumine ses yeux:

Je le rêve endormi dans son nid de dentelles,
Ou, tel qu'un oiselet aux deux naissantes ailes,
Essayant quelques pas fragiles et tremblants....

Je vous rêve un bébé rose et blond dans ses langes,
Amour qui sourira du sourire des anges
Et qui tendra vers vous ses doux petits bras blancs.

Lucas Saint-Elme

LA REVERIE

I

Quand le grand astre à l'horizon
Cache son immense lumière,
Que se tait, au fond du vallon,
De l'oiseau la note légère
Seul, souvent, je porte mes pas
A l'ombre des toits de verdure
Où le ruisseau sous les lilas
Fait entendre son doux murmure.
Là, dans ce verdoyant sentier
Où l'écho, du sein des ruines,
S'élève aux sommets des collines,
Quelle douceur que de rêver!

II

Quand aux blancheurs du frais matin
Se mêlent les feux de l'aurore,
Que vibre au vieux temple lointain
Le son pur de l'airain sonore...
Qu'il est dur, parfois, pour le cœur
De voir, du Temps l'immense flamme
Consumer nos jours de bonheur...
Mais dans ce grand essor de l'âme,
Comme l'aigle au front du rocher,
Planant aux pages de l'Histoire,
Sur la chute de tant de gloire
Quelle douceur que de rêver!

III

Quand, tel un douloureux fardeau,
Nous pèse quelquefois la vie;
Que repose au sombre tombeau
Celle que le cœur a chérie
Dans le voyage d'ici-bas...
O pèlerins sèchons nos larmes.
Que nous sert de pleurer, hélas!...
L'Amour même un jour perd ses charmes.
Au terme ou tout va s'achever
Loin des vains échos de la terre,
Sur une tombe, au cimetière,
Grand Dieu! qu'il est doux de rêver!...

J. O. L.

Rawdon, P. Q., 1892.

L'incertitude du bonheur est plus cruelle que la certitude du malheur.—*Henri Conscience.*

L'esclave n'a qu'un maître: l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.—*La Bruère.*

. Monsabré, l'illustre et saint prédicateur a

. Les fleurs éphémères dont se pare, en



SUR UN PETIT BREVIAIRE

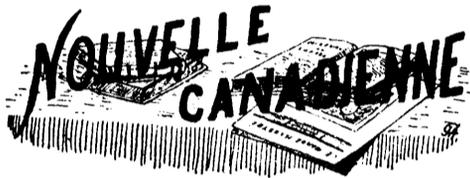
O belles *Heures diurnales*
Verbe d'hier et d'aujourd'hui,
Dont la grâce voile l'ennui
De nos autres heures banales.

Vous qui, de l'aube jusqu'au soir,
Très savamment distribués,
Chassez nos humains bués
Par votre parfum d'encensoir.

Que vos antiennes et vos psaumes,
Et vos multiples oraisons
Embellissent nos horizons,
Comme un soleil dorant les chaumes.

Jusqu'au jour où vos mots pieux
Nous emporteront sur leurs ailes,
Et deviendront pour nous aux cieux,
Le chant des *Heures éternelles*!

L'abbé CHATRY.



EN PASSANT

Je n'apprends à personne que nous sommes en pleine année bissextile ; ce qui veut dire—toute définition technique renvoyée aux almanachs, ou aux savants—que les demoiselles d'un certain âge, comme celles de l'âge incertain, ont seules, l'année durant, le privilège de guider à leur gré la barque des amours et surtout de la mener à bon port.

Le permis n'est pas de moi ; c'est ce que prouve un livre très ancien intitulé, *Love, Courtship and Matrimony*, publié à Londres en 1636. Voici :

Fait partie maintenant de la loi commune à l'égard des relations sociales de la vie :

Aussi souvent que reviendra l'année bissextile, les dames auront tout privilège de faire l'amour (*of making love*) avec hommes ou par regards, ou par paroles, selon ce qui leur semblera le plus convenable. De plus, ne pourra réclamer bénéfice accordé au clergé tout homme qui aura répondu à ces avances par le mépris ou l'insulte.

.

Et maintenant une petite nouvelle toute canadienne, toujours à propos de l'année bissextile.—

Au village de T....., sur la rive nord du St-Laurent, vivaient—et vivent encore, je crois bien—un couple de cultivateurs aisés, dont la demeure, proprette maison blanche sur un coteau en face du fleuve, ressemblait, de loin, à quelque amas de neige oublié dans les sapins.

Ils n'avaient pas d'enfants ces braves gens ; c'était leur seul regret.

—Si, dans not'voyage aux Bois-Francs, y s'trouvait une p'tite fille qu'aurait l'goût de s'en venir avec nous aut'es, disait Jean, un soir d'été, alors que sa femme, assise au rouet, filait le cadéan destiné aux "bonnes gens", la plus soyeuse laine blanche.

Et voilà comment, de la visite annuelle aux vieux parents, Jean et Marie ramenèrent, pour égayer leur nid, une arrière-petite-nièce qu'ils nommaient avec orgueil : "l'échantillon de St-Morisset."

Pas désagréable du tout la nouvelle venue avec ses grands yeux noirs, ses cheveux en tire-bouchons, une bouche un peu grande—c'est vrai—mais les dents étaient si blanches.

—Quand la p'tite s'mariera, ça sera pas pour sortir d'la maison, hein, Jean ?

—On s'l'promet ! ... C'est pas de c'qu'alle est ben ben vieille not'pauv'e Adèle ! A son âge moé, j'commençais à r'garder par-dessus la clôture—

Et Jean riait en secouant son épaisse chevelure noire, taillée en balai, dont une mèche récalcitrante retombait volontiers sur son nez pour s'arrondir en crochet à peu près comme l'initiale J.

Tous les dimanches de l'année, quelle que fut la bourrasque, la petite famille se rendait à l'église et les jeunes gens riaient bien un peu lorsque, dans les pires tempêtes de l'hiver, ils voyaient venir de loin dans la carriole rouge, Jean et Compagnie, poudrés, moustachés de neige, des pieds à la tête et de la tête aux pieds.

—Mé, mé, mé ! Vous attraperez vot'e coup de mort vous aut'es.

—Badame ! Quand c'est dimanche.....

Et Jean, se battant les flancs, précédait les femmes dans le tambour de l'église, tirait sa mitaine de cuir dont, en guise d'époussette, il flagellait consciencieusement Marie ; laquelle, abattait son lourd manchon de peau d'ours sur les épaules de la p'tite.

Puis, tirant les mouchoirs, on se frottait le nez ou la barbiche, après quoi avait lieu l'entrée dans l'église, Adèle prenant les devants.

.

C'est étonnant, mais enfin c'est bien la vérité. Personne, de tous ces joyeux jeunes gens, ne songeait à faire le moindre brin de cour à "la p'tite" qui, à dix-huit ans maintenant, se fut trouvée en droit—suivant la coutume—d'attendre son "cavalier," au moins tous les jeudis.

L'oncle avait pourtant dit à la ronde, que son Adèle faisait "c'qu'a voulait de ses dix doigts," même qu'elle pouvait tricoter des bas avec des agréments de bonshommes se donnant la main, comme pour danser "l'casse-reel".....

Impossible donc de deviner la cause, mais le fait était là ; et la pauvre enfant qui avait un cœur comme tout le monde, un cœur de femme surtout, se sentit humiliée, blessée. Puis, se raidissant contre l'indifférence ou la moquerie, elle leva la tête plus haut et prit des airs de "j'me passe ben de vous aut'es" qui ne firent qu'élargir la brèche.

Marie et Jean, toujours heureux, embrassaient le soir, sans regarder, le front soucieux de la "p'tite."

.

L'automne de 187... n'avait pas été favorable à François D. Il lui fut impossible de mettre sa chaloupe en hivernement à C..... et il avait fallu se décider à passer la froide saison sur la rive nord du St-Laurent.

C'était bien le vrai vieux garçon que le père François, comme on l'appelait, quoiqu'il eût à peine cinquante ans. Fort en caprices, en singularités de toutes sortes, il avait de plus un caractère renfrogné, morose à l'excès.

Il n'était vraiment chez lui que dans sa chaloupe. Alors seulement, on eut pu surprendre sur ses lèvres serrées des petits sourires courts, nerveux, et ses yeux gris pâle, à demi perdus derrière une épais taillis de sourcils jaunes, avaient des éclairs de gaieté.

Comment donc ? Le père François serait-il jovial ? ?.....

Une fois rendu à terre c'était à recommencer ; l'homme se faisait ours encore et, si, par hasard, quelque étranger l'abordait en lui annonçant une nouvelle : "Quoi'est-ce que ça m'fait, moé, ça," grognait François, en s'éloignant.

Avec une humeur pareille, ce n'était pas facile de se trouver un gîte ; aussi, les bons habitants de T..... ne se pressaient-ils pas trop à lui offrir l'hospitalité pour l'hiver.

Jean eût pitié du rébarbatif :

—V'nez cheu nous père François, lui dit-il, on n'vous fra point de peine. Puis, de son air bon enfant : ma femme est joliment capab'e pour les fricots et ya la p'tite qui fait c'qua veut de ses dix doigts..... Si vous avez besoin de bas.....

—J'ai tout c'qu'y m'faut, dit François, bourru,

et, pour mettre un frein à la loquacité de Jean, on aura ben l'temps de hoir ça à c't'hiver.

Puis, jetant un coup d'œil sur le rivage où dormait, tout dégrée sa compagne de route il prit, muet, la tête basse, le chemin du coteau.

.

Le repas du soir était fini.

Les femmes avaient repris leur tricot, les hommes leur pipe. Jean parlant aux femmes, tandis que, le dos tourné, le père François ne parlait à personne.

—Cout donc, ma vieille, c'est l'année bissextile c't'année ; y paraît qu'on regagne une journée de plus..... C'est M'sieu l'curé qu'a vu ça su l'caleudrier.

—Oui ?..... Pi ?.....

—Ben ! Y'a que c't'année—cite les filles pourront c'mander les garçons.

Et Jean partit d'un gros éclat de rire, tandis que relevant sur l'aiguille son nez tombé, Adèle se penchait, plus intense encore à son ouvrage.

—J'éré ben qu'y-y attendent pas toujours c't'année-là pour d'mander leu compagnée, continua Jean, fixant son œil le plus malin sur Marie qui souriait malgré ses efforts pour repousser l'insinuation.

—C'est-y drôle, ça un peu, pour c't'année, murmurait Adèle, les yeux sur son tricot.

—N'y a point de r'chappe, la p'tite ! Faudra que tu t'cherches un mari d'icite à l'année prochaine si, appatement, t'en trouves un d'ton goût, y peut point t'r'fuser... Si y a point de cheu soé, badame, tu nous l'amèneras icite.

Et Jean, renversé sur sa chaise, la pipe échappant à sa bouche, riait bruyamment.

François, énérvé, haacelé sans doute par une hilarité qui ne lui revenait pas, avait pris l'escalier du grenier, l'air plus porc-épic que jamais.

Les époux le regardaient aller en hochant la tête :

—C'est fait de même c'monde-là, quoi'est-ce que tu veux. Et l'on prenait en pitié, celui qui ne riait pas.

.

—V'là qu'la mer fait sa belle, là, père François, disait Marie, jetant un coup d'œil au fleuve débarrassé de ses glaçons enneigés, vous allez pouvoir r'prendre vot' blonde ben vite.

—Ça paraît pas : la mer est belle par icite, parceque l'nordais a poussé tout ça ; mais ça doit être prop'e là d'aborder l'su'... La mer est pas lib'e y s'en faut ben !

—Vous connaissez vot' affaire', père François ; pour nous aut'es vous pourrez ben rester tant qu'ça vous l'dira !

Quelque peu surprise de l'indifférence du vieux marin pour ses amours, Marie, soupçonnant quelque maladie naissante, songea aux herbages tout plein le coffre, tout en promenant ses yeux sur la plage, où chacun s'empressait de retaper, qui sa goëlette, qui son yacht ou sa chaloupe.

On s'étonnait, parmi les navigateurs—comme on appelle tout marin à la campagne, depuis le passeur à bac jusqu'à l'amiral.—Oui, on trouvait bien étrange que le père François ne fût pas le premier à rafistoler sa chaloupe, à ragréer quelque bout de cordage, à relever ses voiles, etc.

Que faisait-il, le père François ?

Jetez un coup d'œil à la petite maison blanche, sur le coteau en face du fleuve.

Deux personnes, assises, se tournent le dos... On parle...

—Mamzelle Adèle... aimez-vous ça, l'eau ?

—Oui, quand j'ai soif, ben sûr que j'aime ça l'eau !

—Mamzelle Adèle... vous aimeriez t'y ça, vous, naviguer ?

—Dans les airs, avec les chasse-galeries ? Et elle riait plus fort, la brune Adèle.

—Avez-vous... déjà... t'attendu les s'rènes, vous ?... Mon défunt père y les a t'attendues, lui.

Pour moé toujours, j'y quien point. A c'qu'y paraît qu'ça veut dire rien d'bon ?

—Badame ! y'en a qui l'disent... J'en ai pas vues encore, moé.

—Non, non, ben'sûr... parce que vous êtes pas aussi vieux qu'vot défunt père !

—Mé... j'ai toujours pas l'air ben, ben jeune, hé mamzelle Adèle ?

—.....Pas qui dirait jeune comme y en a, mé c'est pas toujours les plus jeunes qui sont les plus drôles, allez !

—Pour moé... j'pense quasiment que j'su's trop vieux à c't'heure pour m'marier.

Et le père François s'éloignait.

—Seigneur ! y a l'bonhomme Gervais qui s'est ben marié rendu à la soixantaine, pi l'père José Saintonge approchait ses soixante-quinze, pi l'bonhomme Jean Savard don ! y'ont tous pris des poulettes en équipollent.

Le père François s'éloignait toujours, tête basse, sans rien regarder comme sans rien voir, puis, le voix étouffée dans le gosier :

—Si vous étiez d'mandée... par un vieux... d'même, vous, mamzelle Adèle... J'vous voé rire aux éclats...

—Badame ! ça dépend... si l'vieux... était pas trop vieux.....

Le père François descendait le côteau :

—Mamzelle Adèle, dit-il, la mer est belle..... J'cré ben qu'on va s'embarquer Salut.....

—Vous embarquer... Comment ? Si vite que ça ? Tout seul ? Coutez-don, M'sieu François !... vous savez ben... vous savez ben là... c'que mon onc' a dit à c't'hiver passé... qu'les filles... d'mandaient les garçons à c't'année.....

Un mois plus tard, les habitants du village de T..... regardaient, heureux, une voile blanche, haut le pavillon à trois couleurs, filant, vent arrière, vers le sud. Le soleil matinal de la seconde quinzaine de mai, plongeant ses rayons dans les eaux, en faisait une grande nappe de feu et, dans sa munificence, l'astre lumineux attachait de ci de là, sur les agrès de la petite chaloupe, un nombre infini de perles d'or.

Le père François faisait son tour de noces.

Geneviève

CHRONIQUE DES VOYAGES

TANGANIKA (AFRIQUE ÉQUATORIALE)

Esclaves rachetés

Nous nous empressons de publier la lettre suivante. Elle montre les succès des Pères blancs dans la mission du Tanganika et elle donne un exposé touchant de la grande plaie de l'Afrique, l'esclavage. Ah ! si les missionnaires avaient les ressources suffisantes pour racheter un peu plus grand nombre de ces infortunés, quels services ils rendraient à la cause du progrès et de la civilisation !

LETTRÉ DU R. P. DROMAUX, MISSIONNAIRE D'AFRIQUE

Notre-Dame de Karéma.

Dans une précédente lettre, (adressée aux *Missions Catholiques*, de Lyon), je vous disais que j'étais sur le point d'aller à Kilando, à deux journées d'ici, pour essayer de racheter des esclaves à une caravane qui avait passé le lac. J'ai ramené en deux voyages cent dix malheureux, surtout des enfants, garçons et filles ; j'aurais pu en avoir bien plus si j'avais accepté les femmes, mais je les ai refusé pour des motifs légitimes. J'ai cependant ramené quelques jeunes filles d'une douzaine d'années, épuisées par les privations.

Au moment, où j'étais à Kilando, arriva aussi Makutubu, le chef de l'expédition qui avait ravagé les pays limitrophes de ceux du capitaine Joubert entre les lacs Tanganika et Moero. Nous nous croisâmes sur le rivage. Je m'attendais à voir un Ronga-Ronga à mine terrible, je fus surpris de ne rencontrer qu'un petit vieillard qui, pour me saluer, prit sa chéchia à deux mains, regardant humblement à terre. Le lendemain, lorsque j'allai pour le voir chez lui, il n'osa paraître et fit dire qu'il était absent ; j'ap-

pris alors que ce n'était qu'un esclave peureux, originaire du pays qu'il a ravagé. Voilà donc ce que c'est que ces terribles chasseurs d'hommes. On lui fit savoir que je n'étais ni capitaine, ni allemand, mais un humble *paridi* et le lendemain je pus le voir. Ce jour là je lui rachetai vingt enfants.

L'embarras d'emmener ce monde à Karéma, fut encore augmenté par la diarrhée ou la dysenterie dont ils souffraient presque tous. Il aurait fallu les régler pour la nourriture, mais impossible ; ils volaient et mangeaient cru tout ce qu'ils pouvaient trouver. Je leur laissais, le jour, manger ce qu'il voulaient après l'avoir fait bien cuire et cependant plusieurs fois il arriva que, la nuit, au dehors près de la tente, des paniers de patates ou de maïs, disparurent ; mes fameuses avaient tout dévoré ; il fallut cacher mes paniers au loin dans les herbes.

Un soir, j'entendis un enfant dire à son voisin :

—Sais-tu où l'on va ? Karéma, connais-tu cela ? Maintenant au moins on mange, mais chez Makutubu il fallait tous les jours se coucher avec la faim. Les filles étaient moins mal que nous, elles aidaient à piler et ramassaient le son ; mais nous, nous n'avions rien, et si encore on attrapait quelque chose, les grands nous l'enlevaient."

Makutubu avait trop d'esclaves pour s'en occuper lui-même ; les derniers capturés étaient confiés à d'autres plus anciens qui, n'étant pas stimulés par l'intérêt qu'a tout propriétaire de veiller sur son bien, ne s'inquiétaient guère de leur perte. Aussi il en dut mourir beaucoup à Kilando ; mais il me fut difficile de juger, car les hyènes emportaient les cadavres. Un jour cependant je vis une douzaine d'hommes rivos à une même chaîne mettre dans une fosse une femme jeune encore. Le surlendemain en repassant je vis la terre de la fosse abaissée ; à douze ils n'avaient pas pu creuser assez profond. Et cependant alors ils étaient au repos, dans un pays habité ; ce dut être bien pis en route et dans les bois ; aussi ai-je entendu raconter par plusieurs des ravisseurs eux-mêmes qu'ils en jetaient jusqu'à cinquante en un jour, *jeter* veut dire percer de la lance. Un d'entre eux disait devant moi à un de ses compagnons :

—Combien penses-tu que Makutubu en a jeté, lui seul, au Mapangu, en voyage ?

—Deux mille, répondit l'autre.

—Oh ! oui, et même plus."

Il est vrai qu'ils ne savent pas compter jusqu'à mille.

Makutubu, quoique chef, n'était pas maître de tous les esclaves pris dans cette expédition ; or, il en avait près d'un millier à Kilando. J'en ai vu partir pour l'Ounyanyembé six à sept cents qui n'étaient pas à lui ; un autre millier à peu près devait être disséminé dans les environs chez les Ufipa, les Wawendé, etc. Mais, avant que cette expédition ne se mit en marche, dans leur pays même, au Maroungou, beaucoup d'esclaves avaient déjà succombé ; d'abord dans les guerres en petit nombre cependant, Arabes et Nègres sont ici trop lâches pour rendre les combats sanglants ; après le combat, plusieurs ont été massacrés afin de maintenir les autres dans la crainte. Au moment de partir du premier camp près des villages saccagés, on avait jeté dans la rivière voisine, tous ceux qu'on prévoyait ne pouvoir arriver ou être de peu de valeur, comme les vieillards, les femmes enceintes, les enfants les infirmes.

En me voyant acheter des enfants tout jeunes, un de ces brigands disait à un de ses compagnons :

—Oh ! si nous avions su que cela avait de la valeur, nous n'en aurions pas tant jeté à l'eau."

Un autre, après m'avoir remis un enfant de trois ans environ, se consolait de ne l'avoir pas vendu cher, parce que, disait-il, il l'avait ramassé ; c'était donc autant de gagné. Il avait fait une bonne action en sauvant cet enfant, mais il ne se félicitait pas de sa compassion, mais bien du bénéfice qu'il en retirait.

En marchandant, je faisais valoir que sur quatre j'en perdais au moins un, que j'aurais à les soigner longtemps, que c'étaient des hommes comme

eux, qui mouraient entre leurs mains, etc. Mais ces menstres ne vendaient que juste ce qu'il leur fallait pour avoir les étoffes indispensables ; ils disaient qu'à l'Ounyanyembé, à la côte, on leur en donnait un prix bien plus élevé que celui qu'ils pourraient espérer au Tanganika et que, devraient-ils en perdre la moitié et plus, ils auraient encore du bénéfice ; qu'ainsi ils préféraient les laisser souffrir la faim au risque de les voir mourir, plutôt que de les céder au prix d'ici.

Makutubu va partir avec ses esclaves, la plupart encore enchaînés, dans les premiers jours de mars ; il espère les emmener à l'Ounyanyembé, à la côte, à Zanzibar, où se trouve son propre maître ; les malheureux ne sont donc pas au bout de leurs peines.

Vingt, parmi nos cent dix rachetés, ont déjà péri, trois d'entre eux ont reconnu leurs mères ici et sont morts dans leurs bras ; mais combien tomberont sur les routes qui restent à parcourir ! Pour les détourner de massacrer leurs infirmes et les engager à me les vendre, j'essayais de leur faire peur des Allemands, mais ils répondaient qu'ils sauraient bien les tuer dans les bois sans qu'on en sût rien, sur le point d'arriver chez eux, ils passeraient la nuit dans les forêts, etc.

.

Pour empêcher cet horrible trafic, il ne suffit pas de surveiller les côtes, il faudrait attaquer le mal à sa source.

En Europe, on fait trop d'honneur aux musulmans de les croire redoutables, si les Européens eux-mêmes ne les aident pas. Grâce aux victoires des Allemands, qui tiennent la côte et les routes, deux ou trois Joubert arrêteraient toute une chasse sur les bords du lac avec leurs barques et leurs hommes fournis de munitions. On ne doit pas assimiler pour l'énergie les musulmans d'ici à ceux du Soudan ou de l'Algérie ; les excès les ont énervés et comme pourris.

Aussi, les Allemands me semblent avoir pris le bon système en y allant énergiquement avec ces pharisiens roués qui ont tant de titres à la corde et en se défiant même de leurs services.

Outre les cent dix enfants ramenés de Kilando, nous en avons racheté à Karéma plus de cinquante dans cette même expédition. Déjà, en 1880, nous en avions racheté trois cent cinquante-et-un.

NOUVELLES A LA MAIN

Calino s'est marié : l'accord ne règne pas dans son ménage, il n'en fait pas un mystère.

—Il faut des époux assortis, lui disait quelqu'un.

—Hélas ! soupire Calino, ce n'est pas moi qui ne suis pas assorti..... c'est ma femme !

.

On part faire des emplettes :

—Surtout, dit Mme X....., bien reformer son manteau en sortant des magasins, prendre garde au froid ; entends-tu, Geneviève ?

—Oh ! toi, petite mère, tu n'as rien à craindre avec ce que tu te mets de coton dans l'estomac !

.

Entre vieillards :

—Depuis quelques jours, ça ne va pas, moi ; je me sens tout patraque. J'ai presque envie de faire venir mon voisin, le docteur X.....

—Le docteur X..... ? Ah ! grand Dieu, gardez-vous en bien !

—Pourquoi donc cela ?

—Mon gendre me l'a recommandé ! ! !

.

En wagon :

Un fumeur malin présente son porte-cigares ouvert à son voisin de droite :

—Merci, je ne fume pas.

Il se retourne vers son voisin de gauche :

—Je ne fume pas, merci.

Sa femme lui souffle tout bas :

—Tu n'en offres pas au capitaine ?

—Ah ! non ; lui, il fume !

LES GRANDES ARMÉES DE L'EUROPE EN 1891



Tableau montrant les forces comparées des armées de terre des grandes puissances en 1891

La taille de chaque homme est proportionnée à la puissance numérique de l'armée qu'il représente

Russie	France	Allemagne	Italie	Autriche	Angleterre
5,000,000	3,404,000	2,710,000	2,550,000	1,912,000	614,000

Il nous a paru intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs un aperçu, aussi exact que possible, de l'organisation militaire des six nations les plus puissantes de l'Europe.

Comme on le voit, la Russie tient de beaucoup la tête : elle peut mettre sous les armes 5 millions de soldats.

La France vient immédiatement après avec 3,409,000 hommes ; maintenant, elle peut mettre sur pieds plus de 4 millions d'hommes. C'est actuellement l'armée la plus redoutable de l'Europe ; elle a, en effet, ce qui manque à la Russie, c'est-à-dire une organisation et des moyens de transport permettent de la mobiliser en vingt-quatre heures ; l'armée allemande seule a atteint la même perfection ; mais l'Allemagne ne peut mettre sous les armes que 2,710,000 hommes, c'est-à-dire 700,000 hommes de moins que sa rivale.

L'Italie, au prix de sacrifices énormes, est arrivée à pouvoir mettre sous les armes presque autant de soldats que l'Allemagne : 2,550,000 hommes ; mais ces troupes sont loin de valoir les troupes allemandes sous le rapport de l'organisation, et l'Italie est incapable de supporter longtemps les charges militaires que lui a imposées M. Crispi.

L'armée autrichienne est une reproduction réduite de l'armée allemande, l'organisation est la même, la valeur individuelle des hommes y est égale, sinon supérieure.

Quant à l'armée anglaise, elle ne peut en rien être comparée aux armées du continent ; elle est composée de volontaires, engagés pour une longue période de temps. La position insulaire de l'Angleterre rend inutile la mobilisation rapide ; aussi, l'armée anglaise n'est pas organisée sous ce rapport. Quant aux hommes, ce sont des soldats disciplinés.

Voici maintenant les chiffres des armées maritimes de l'Europe :

Angleterre, 77,000 hommes ; France, 69,183 ; Russie, 26,900 ; Italie, 24,580 ; Allemagne, 15,449 ; Autriche, 13,131.

Cachez soigneusement votre supériorité, de crainte de vous faire des ennemis.—*Franklin.*

NOS GRAVURES

J—

LA BASTONNADE A TANGER

Les événements dont le Maroc est actuellement le théâtre appellent l'attention sur les curieuses mœurs de ce pays. La douceur n'en est pas la qualité dominante, et le dessin que nous publions est un document significatif à ce point de vue. Voici, en effet, comment les rebelles qui tombent aux mains des autorités militaires sont châtiés.

Nous sommes à Tanger. Un cortège gravit la montée de la *Casbah* ; le rebelle, pris les armes à la main, vient d'être jugé et l'application de la peine suit immédiatement la sentence. Il est attaché sur un âne, dans la posture où nous le voyons, les vêtements rabattus et le dos à nu ; devant et derrière, des soldats font écarter la foule. Ces soldats sont les types de l'armée marocaine : on y voit les cavaliers avec leurs grands burnous blancs, la tête couverte du fez pointu, entouré d'un turban retenu par des liens en poils de chameau ; le fantassin, tout vêtu en cotonnade blanche, le fez pointu sans turban et la grosse touffe de cheveux frisés sur la tempe en manière d'acroche-cœur ; le soldat de montagne, enfin, sans fez ni turban, la tête entièrement rasée, une simple corde ceignant le front et la nuque et faisant le tour de la tête. Tous sont armés du fusil à pierre et du yatagan en forme de poignard recourbé. Devant le cortège marche un musicien qui joue du tambourin et souffle dans une petite flûte.

Quatre hommes entourent et serrent de près le condamné. Chacun est armé d'une *matraque* en bois flexible. Maintenant, le cortège est arrivé à un carrefour ; il s'arrête, les coups de matraque pleuvent sur le dos de l'homme, cadencés et en mesure : il a droit à cent ; il y a dix arrêts, à chaque arrêt il en recevra dix.

Il pousse des cris, son dos gonflé saigne sous le soleil brûlant, ce n'est rien : ce n'est encore que la première partie du châtiement.

Le cortège continue à monter, traversant les rues aux blanches maisons mauresques, dont une grande partie ont la façade disposée en escalier et sont carrelées au moyen de tomettes vernies recouvertes d'une couche de chaux blanche.

Des groupes se forment sur le passage : en-

fants, juifs reconnaissables à la somptuosité de leurs vêtements et à leurs escarpins vernis, exception dans un pays où tout le monde porte des babouches, européennes enfin, jeunes femmes en excursion, qui regardent curieusement cette scène de la bastonnade.

Mais c'est fini, et l'on est arrivé au fort. Là le drame va se terminer ; on coupera les poignets et les chevilles au condamné, et, après avoir trempé ses extrémités ainsi mutilées dans l'huile bouillante, on l'abandonnera et on le laissera mourir de faim.

SON ÉMINENCE LE CARDINAL SIMÉONI

Le cardinal Siméoni, préfet de la propagande, vient de mourir à Rome.

Né en 1816, à Paliana, ce prélat avait été créé cardinal par Pie IX, dans le Consistoire de 1875, puis fut successivement prononcé à Madrid et secrétaire d'Etat jusqu'à la mort de Pie IX. Léon XIII l'avait appelé au poste important de préfet général de la Propagande, où son caractère doux et courtois lui avait gagné de vives sympathies.

Dans sa *Préface au Conclave*, publiée en 1877, M. Louis Teste disait de lui : "Le cardinal Siméoni écoute beaucoup et parle peu. Quand il parle, c'est pour parler et non pas pour tromper ou pour ne rien dire. Ses discours sont empreints de prudence et de modération. Dans l'intimité, il laisse voir une vaste érudition. Il s'exprime en latin avec une pureté remarquable. Dans sa carrière, il n'a point amassé de fortune, car il a toujours donné ce qu'il gagnait. On ne saurait, sans lui faire injure, dire qu'il est honnête homme : un prêtre qui ne serait qu'honnête homme ne serait pas un vrai prêtre."

Léon XIII a été très attristé de la mort de Mgr Siméoni, dont il prisait fort la piété, la science et le bon sens.

On sait que le Sacré-Collège comprend soixante-dix cardinaux. La mort des cardinaux Siméoni et Manning porte à douze le nombre des chapeaux vacants. Sur les cinquante-huit cardinaux vivants, trente-trois sont Italiens et vingt-cinq sont étrangers à l'Italie.

LE TRÈS RÉV. PÈRE ANDERLEDY

Vingt-troisième supérieur général de l'illustre Société de Jésus, qui fournit tant d'apôtres aux missions étrangères, et lui-même ancien missionnaire aux États-Unis, durant plusieurs années.

Né en 1819, au hameau de Bérival (Valais), Antoine Anderledy était entré en 1838 dans la Compagnie de Jésus, et, après l'achèvement de ses études, il fut chargé d'une chaire de théologie au célèbre collège de Fribourg. La guerre du Sonderbund arracha le P. Anderledy à ses élèves. Banni de son pays, il partit pour l'Amérique, où il administra la mission de Green-Bay, sur le lac Érié, avec un zèle tout apostolique. En 1848, ses supérieurs le rappelèrent en Europe et lui confièrent successivement des charges importantes à Tronchiennes, à Cologne, à Paderborn. En 1859, il fut nommé provincial d'Allemagne, puis assistant, à Rome, du général de la Compagnie. Lorsque le poids de l'âge décida le T.R.P. Beckx à demander un coadjuteur, c'est sur le R.P. Anderledy que se porta les choix des électeurs de la Congrégation générale de l'Ordre. Six mois plus tard (1883), le général, presque nonagénaire, résigna sa charge entre ses mains.

Durant son généralat, le T.R.P. Anderledy a vu, malgré le malheur des temps, croître le nombre des fils de saint Ignace. Il a donné une forte impulsion et d'importants développements aux missions de l'Amérique, de l'Égypte, de l'Arménie, de la Syrie et de la Mésopotamie.

Homme d'érudition et de travail, le T.R.P. Anderledy parlait couramment sept langues. "D'une fermeté de caractère sans égale, dit l'*Univers*, très austère, sévère à lui-même, il fut toujours l'homme du devoir et de la règle. Sa vie fut toute de dignité dans le labeur."

Le T.R.P. Anderledy est mort le 18 janvier, dans la maison générale de la Compagnie de Jésus, établie depuis 1873, à Fiesole, près Florence.

LES TEMPLES MORMONS A SALT LAKE CITY

Le Tabernacle Mormon, si fameux à Salt Lake City, est la bâtisse du centre dans notre gravure. Il passe pour la plus vaste salle d'assemblées en Amérique : long de 150 pieds, large de 80, capable de contenir 8,000 personnes assises. Erigé par contributions volontaires des Mormons, ce temple fut terminé le 6 octobre 1867.

Vingt portes doubles donnent accès dans ce vaste bâtiment. Il est éclairé à l'électricité. L'orgue qu'on y voit est réputé le plus grand du continent : il a coûté \$100,000 ; il a 2,618 tuyaux.

Le Tabernacle de Salt Lake City est remarquable par son acoustique parfaite qui permet de percevoir, à 250 pieds de distance, le bruit de la chute d'une épingle sur une table, d'une hauteur de deux pouces.

Le Temple, qu'on aperçoit à droite de notre gravure, est encore en construction, bien que commencé en 1853. C'est à l'endroit où, en 1847, à l'arrivée des Mormons à Salt Lake City, leur prophète Brigham Young planta sa canne, en disant : " Voici le lieu de notre repos, celui dont j'ai eu la vision."

Cet édifice, une fois complété, sera un des plus solides, comme des plus imposants de l'Amérique ; les murs ont dix pieds d'épaisseur à la surface du sol. Il sera flanqué de trois tours à chaque extrémité, celles du centre mesurant 220 pieds de hauteur. La bâtisse s'étendra sur 186 pieds de longueur et 99 de largeur.—J. St.-E.

BIBLIOGRAPHIE

Un ménage bourgeois : Un fort volume in-douze de 600 pages.—Fischbacher, éditeur, 33, rue de Seine, à Paris, 1892.

Sous le titre ci-haut, qui sent un peu l'intrigue, un proche parent de notre charmant correspondant parisien, Jean Rival,—qui, soit en passant risqué, est une *délicate correspondante*—vient de publier un ouvrage très instructif et de prime utilité.

Dans la forme nette et démonstrative du dictionnaire, M. E. Heilmann présente au public lecteur un gracieux recueil de conseils pratiques pour le facile entretien, le régulier fonctionnement d'un ménage bourgeois.

Chimiste de profession, l'auteur se révèle le maître absolu de son sujet qu'il traite avec une minutie de détails remarquable. La monotonie, assez difficile à éviter en pareil cas, pourtant, a été parée avantageusement par une originalité du meilleur goût, tant pour la forme que pour le fonds.

Non-seulement l'art culinaire, si justement cher à toutes nos bonnes ménagères, devra beaucoup au travail consciencieux de M. Heilmann, mais encore la bonne tenue, le savoir-vivre et la politesse, l'hygiène à la maison, l'économie domestique même lui seront redevables de bien des succès nouveaux.

En remerciant l'auteur de son gracieux envoi d'un exemplaire, nous ne pouvons que lui souhaiter la juste appréciation, de la part du public, que mérite son volume, si pratiquement bien fait.

J'ai parlé de l'originalité du fonds dans l'ouvrage du savant chimiste parisien. Voici, à titre d'échantillon, quelques jolies rimes, qu'il a eu le talent d'intercaler à point, parmi ses diverses recettes culinaires, enseignant à mijoter une sauce, exquise de saveur, mais parfois difficile à réussir : *Le bonheur conjugal*.

Mettez d'abord dans un bocal
Deux ou trois livres d'espérance ;
Puis vous y joindrez un quintal
De petits soins, de complaisance ;
Une mesure de bonté ;
Un quarteron de confiance ;
A discrétion de la gaieté ;
Quatre ou cinq pots d'obéissance ;
Cinq ou six livres de douceur ;
Et, crainte de monotonie,
Ajoutez à la bonne humeur
Un kilogramme de folie,
Quant au sel, n'en mettez qu'un grain,
Car si vous passiez l'ordonnance,

Au lieu d'une once, il faudrait bien
En mettre deux de patience.
Cuire le tout à petit feu
D'une chaleur bien soutenue.
Qu'Amour et Amitié, tous deux,
Ne le perdent jamais de vue.
Vous obtiendrez par ce moyen
Une pâte bien durcie,
Dont une dose, chaque matin,
Suffit pour embellir la vie.

N'est-ce pas gentil, et surtout fort pratique ?
Mes charmantes lectrices vont aller bien vite chez
un de nos libraires demander pour leur usage
personnel " Un ménage bourgeois "—sans arrière-pensée.—J. St.-E.

Contribution à l'étude du traitement électrique des fibromyomes utérins par la méthode Apostoli,
par R. Chevrier, M.D., d'Ottawa, Canada.

Notre bon ami et vaillant collaborateur a écrit cette seconde étude, qui fait suite à la première dont nous avons déjà parlé, dans le but de compléter ses remarques sur l'importante matière de la gynécologie qu'il s'est appliqué à étudier à fond durant son stage à Paris.

Me trouvant trop un profane pour tenter de montrer même avec quelle sûreté de main le Dr Chevrier traite son sujet, je me contenterai de dire, ce dont je puis juger un peu mieux, que la forme de son excellent travail ne le cède en rien au mérite du premier. A mon sens, c'est faire son éloge suffisamment.

Je ne doute pas que les jeunes confrères du savant docteur et les étudiants de la profession, qui aimeront approfondir cette sérieuse matière des affections génitales, ne trouvent un réel avantage à s'approprier les solides notions si nettement données en cette étude.—J. St.-E.



LE TOMBEAU DE CLÉOPATRE

Une découverte aussi intéressante qu'inattendue vient d'être faite à Ramlet, près d'Alexandrie, en Egypte. Des ouvriers ont mis à jour un ouvrage de maçonnerie que les archéologues n'hésitent pas à reconnaître comme le tombeau de la fameuse reine d'Egypte. Un bas-relief des plus imposants représente, au centre, une tête de femme d'une perfection admirable. Sur les tempes, un aspic tordu remonte dans les ondulations de la chevelure. L'ensemble est de tous points d'une ressemblance frappante avec les figures de monnaie du règne de Cléopâtre. Les formes extraordinaires du crâne trouvé dans le sarcophage : front plat, occiput très saillant, dénotent bien les caractères d'une femme voluptueuse et dominatrice dont les passions déchaînées ont fait un personnage unique dans l'histoire.

UN NOUVEAU PAIN

On s'occupe beaucoup, depuis quelque temps, dans les journaux agricoles, d'une nouvelle manière de faire le pain. Ce procédé, signalé depuis quelques années, n'est entré que depuis quelques mois dans la pratique. C'est ainsi qu'à Paris une boulangerie l'emploie avec succès.

Ce nouveau système de panification est d'une simplicité extrême. Il consiste à mélanger la farine sans aucun pétrissage avec de l'eau ordinaire dans laquelle on a délayé du levain ou de la levure avec une certaine quantité de glucose. Le mélange fait, on place la pâte dans des paniers en forme de pain, elle lève très rapidement et donne un pain léger et de bon goût.

Dans ce procédé, la glucose, combinée avec la levure, détermine un dégagement d'acide carbonique qui occasionne la levée de la pâte. L'amidon de la farine n'est plus éliminé ; la quantité

du pain n'est plus diminuée comme dans l'ancien système ; on peut, en outre, utiliser les enveloppes externes du blé.

On obtient donc ainsi, avec une économie notable de temps et de peine, un pain plus abondant, plus nutritif et de bonne qualité, et l'ancienne opération du pétrissage, si pénible, sera complètement supprimée.

AMÉRIQUE

Croit-on que le monde savant n'est pas encore fixé sur l'origine du nom *Amérique* ? La version la plus accréditée jusqu'à ce jour était que le Nouveau-Monde a été baptisé du prénom de Amerigo Vespucci, le célèbre navigateur. Cependant, dans ces dernières années, des chercheurs ont émis des hypothèses plus ou moins admissibles et basées sur les récentes découvertes faites sur le nouveau continent, hypothèses d'après lesquelles le nom d'Amérique proviendrait d'une localité entrevue par les premiers explorateurs. La question a été agitée à diverses reprises par différentes corporations savantes, et notamment au dernier Congrès des Américanistes, tenu à Paris, en 1890. L'étude la plus récente sur ce sujet, curieuse du moins par son originalité, vient d'être fournie par M. Pinart, homme très compétent dans la question de linguistique américaine. D'après l'auteur de cette étude, le nom d'Amérique proviendrait de *Ameracapana*, nom d'un ancien centre important de la côte de Cutumana, situé probablement à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la ville de Barcelona (Venezuela). La terminaison *pana* veut dire, en langue caraïbe : ville, village. Il reste donc seul le mot *Ameraca* qu'une fautive transcription a pu transformer en *America*, ou Amérique.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

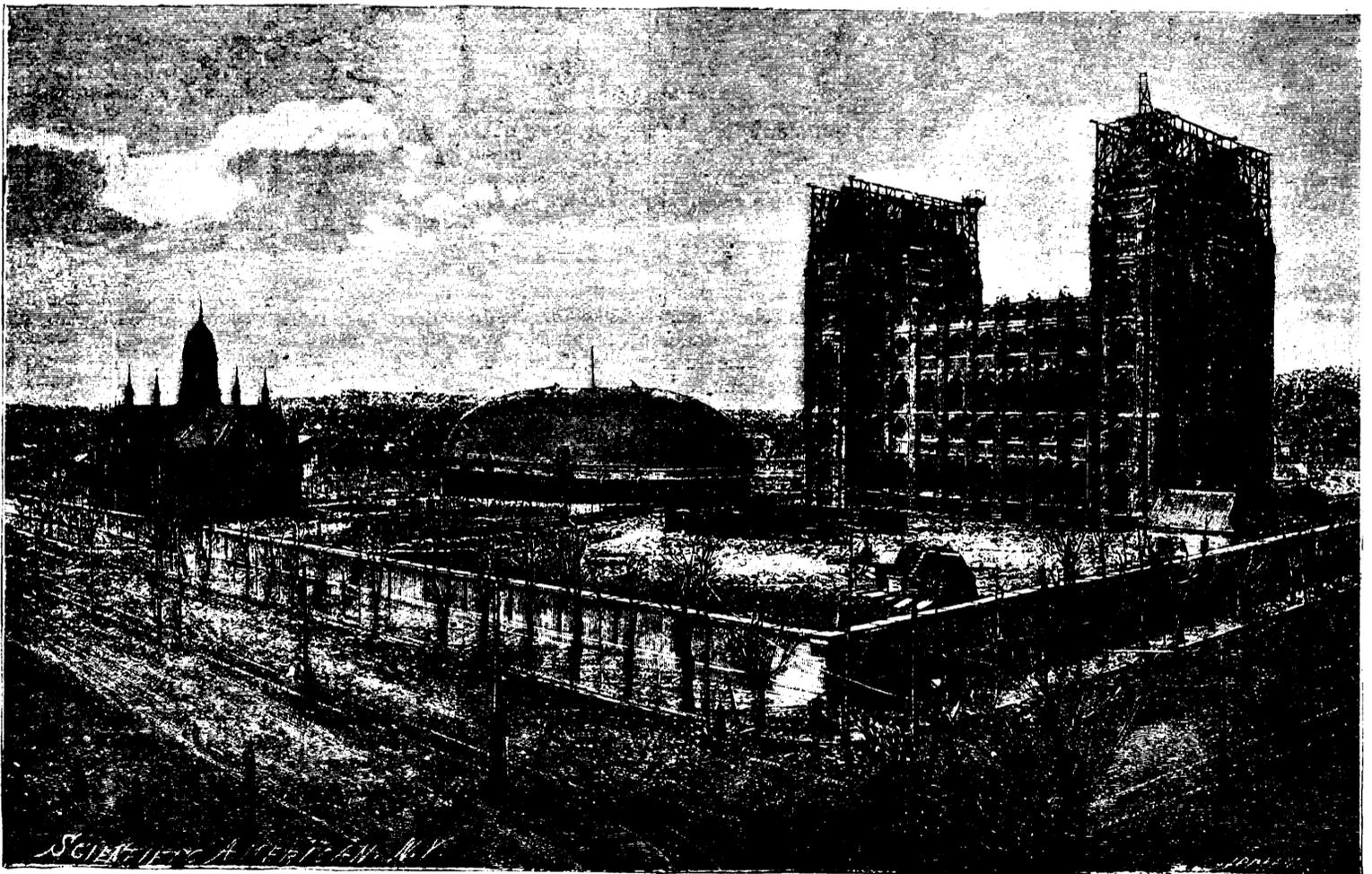
- Montréal*.—Dame Raoul Bélisle, (\$50.00), 1502, rue Ste-Catherine ; Achille Ferville, 57 ruelle Pichette ; Oscar Loiseau, 221, rue Berri ; Léon Bourque, rue Maisonneuve ; L. N. Coaillier, 111, rue Visitation ; H. Gingras, 530c, rue St-Dominique ; Olivier Bryon (4.00), 45, rue Lusignan ; H. Gauthier, 160, rue Wolfe ; Louis de Lahaise, 315, rue Rivard ; A. L. Brault, 53, rue Bleury ; J. Roberge, 462 rue Dorchester ; Urgel Arcand (\$15.00), 51 rue du Champ-de-Mars ; Z. Turgeon, 26, rue St-Elizabeth ; B. O. Dubois, 101, rue Dominion ; A. Fleury, 1509, rue Notre-Dame ; L. P. Bérard, 42, rue St-Vincent ; H. Therrien, 347, rue Jacques-Cartier ; Avila Chamberland, 271, rue Drolet ; Michel Prévost, 901, rue St-Dominique ; Médéric Perras, 125, rue Panet ; Dlle Lidivina Dépocas, 191A, rue St André ; F. J. Galarneau, 289, rue St-hubert.
- Québec*.—J. Letourneau (3.00), 44, rue Ste-Julie ; B. Lépine, 116, rue des Commissaires, St-Roch ; L. Laroche, 38, rue Massue, St-Sauveur ; C. Laroche, 57, rue Bagot ; J. A. Lapointe, 131, rue de la Reine ; Dame Charles Matte, 103, rue St-Germain ; W. Chapman, 12, ruelle Bon Pasteur ; Dlle Marie Perreault, 268, rue Richelieu ; Dlle Belzémir Hamel, 171, boulevard Langelier.
- St-Hyacinthe*.—Oscar Daoust, (\$25.00) ; F. D. Renaud.
- St-Henri de Montréal*.—Clément Lafleur, 119, rue St-Augustin ; Dlle Aldéa Leblanc, 48, rue Agnès ; Arthur Dagenais, 1906, rue St-Jacques.
- Mill-End*.—Pierre Arpin, 7, rue Mont Royal.
- Valleyfield*.—E. H. Soly.
- Côteau St-Louis*.—J. Beauchamp, 50, rue St-Louis ; Georges Vermette, 141, rue Carrière.
- St-Cunégonde*.—Isaïe Bary, 3322, rue Notre-Dame.
- Sandwich, Ont.*.—C. F. Pequegnot, fils.
- Kingsey Falls*.—Dr E. H. Provençal.
- Laurentides*.—H. H. Ethier.
- Maisonneuve*.—Dame Louise Séguin, 625, rue Letourneux.
- Vaudreuil*.—Allan C. Harwood.
- Verchères*.—Dlle Olivine Collette.
- Joliette*.—J. Ephrem Dupuis.
- North Adams, Man.*.—Raoul Bernard.
- Hochelaga*.—Georges Dastous, (\$25.00), de la Banque Ville-Marie. (Prime réclamée après publication de la dernière liste).



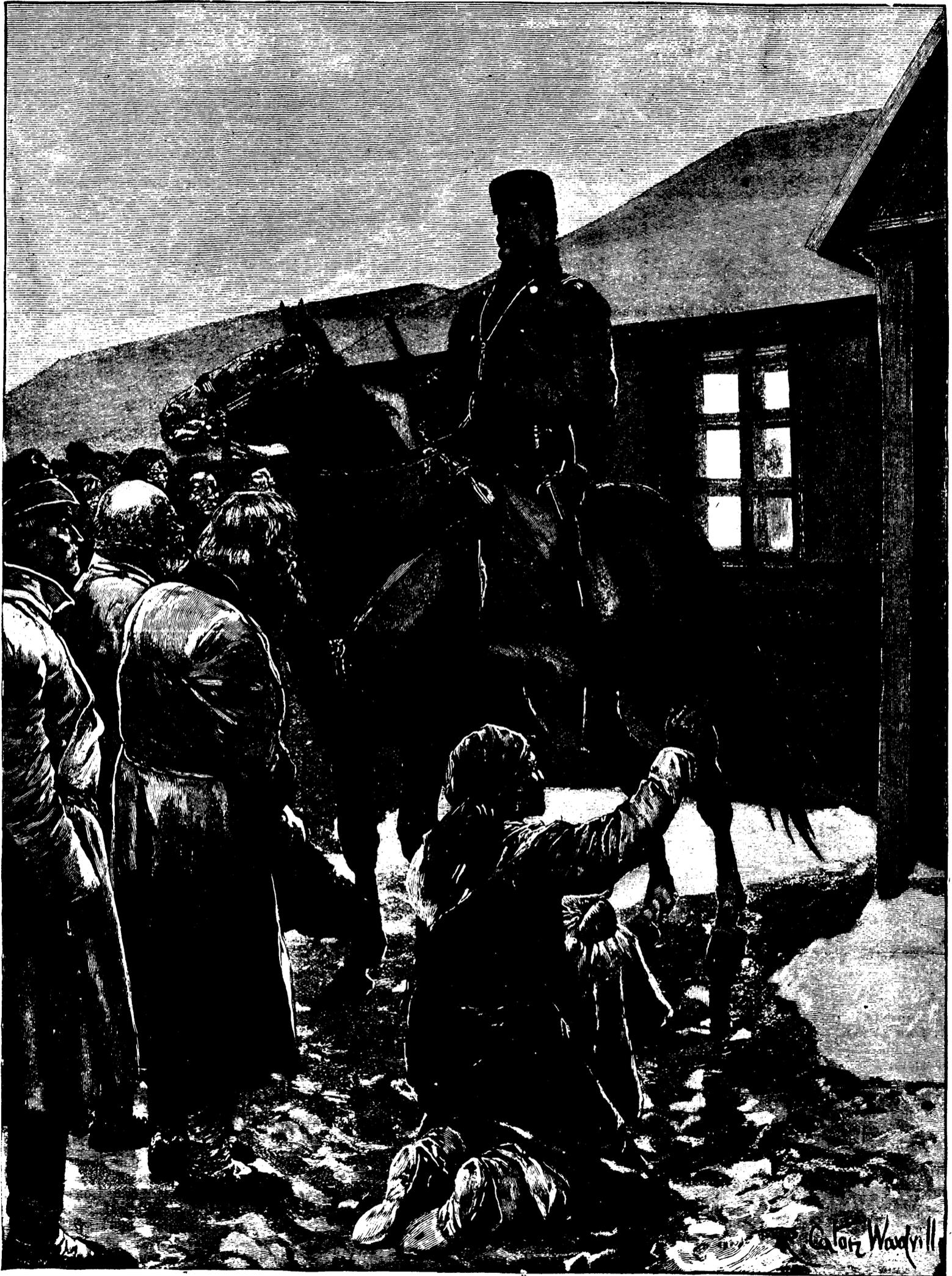
S. E. LE CARDINAL SIMÉONI
Secrétaire d'Etat du Saint-Siège, décédé



LE T. R. PERE ANDERLEDY
Général de la Compagnie de Jésus, décédé



LAC SALE.—Vue du Temple Mormon dont la construction a coûté cinq millions de piastres



LA FAMINE EN RUSSIE.—Paysans demandant du pain en face de la maison du Maire, près de Simbersk

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

V

ASSIDUITÉS

L'oncle, mis au courant des nouvelles dispositions de sa nièce n'en conçut pas les craintes et le découragement qu'éprouvait Henri. Au contraire, pour lui, c'était un pas de fait dans la voie où il voulait conduire Marguerite.

Tout est extrême chez la jeune femme.

Trompée dans ses affections par la perfidie humaine ou par le malheur des événements, elle semble n'avoir d'autre alternative que de se jeter dans une dévotion excessive ou dans un abîme de corruption, s'envoler dans la pureté du ciel ou se vautrer dans la fange de la terre, se précipiter dans le sein de Dieu ou dans les bras du diable. Son cœur est une balance d'une délicatesse extrême que le moindre souffle du malheur fait osciller et tomber d'un côté ou de l'autre ; seul, l'amour de ses enfants, quand elle est mère, peut la maintenir en équilibre. Combien de ces femmes tombent ainsi fatalement du mauvais côté, faute d'une parole de consolation et d'encouragement, de l'appui d'une amitié pure et sincère ! Beaucoup, heureusement, tombent du bon côté. Meurtries dans leur chûte, elles se relèvent découragées, mais non abattues. Dégoutées de la terre et de ses troubles perpétuels, elles s'élancent d'un bond dans le sein de Dieu et de l'éternelle paix. Là, elles trouvent la consolation à leurs infortunes. Quelques-unes y restent, âmes prédestinées à une vie plus angélique que terrestre. Les autres—c'est le plus grand nombre—réconfortées, se sentent attirées de nouveau vers la terre. Elles ne des endent point du ciel tout d'un coup, comme elles y sont montées. De la contemplation directe de Dieu, les âmes d'élite descendent à celle de la nature, n'osant encore aller jusqu'à la terre. Mais elles y arrivent insensiblement. C'est dans l'ordre des choses. C'est ce qui arrivait pour Marguerite ; l'oncle le comprenait facilement. Aussi, loin de combattre les nouvelles dispositions de Marguerite, il les encourageait de son mieux, fournissant sans cesse à la sensibilité de son âme de nouveaux aliments qu'elle trouvait dans les plaisirs variés de la saison. Henri, découragé d'abord, mais rassuré depuis par l'oncle, avait fini par s'habituer aux nouvelles manières de Marguerite, et il l'accompagnait partout. Pour Marguerite, c'était un compagnon ; rien de plus ; un confident, non pas de ses pensées intimes, quelle tenait bien cachées au fond de son cœur ; mais des pensées qu'éveillait dans son âme le spectacle du monde et de la nature. Parfois même, il allait avec elle au marché, le matin ; deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, il y a grand marché à Charlottetown. Dès le matin, de bonne heure, on voit affluer les voitures et les piétons sur la place du marché. Ils arrivent de tous les côtés ; les *ferries* en sont encombrés. A chaque arrivée de bateau, c'est le débarquement d'une foule qui se dirige processionnellement vers le même point. Ce sont des groupes de femmes endimanchées qu'on croirait parties pour quelque fête, n'étaient les paniers de marchandises qu'elles portent au bras. Arrivé au marché, tout ce monde va se ranger à sa place.

En débouchant dans Richmond street, le regard tombe sur la façade principale du marché,

une vaste façade à deux étages, avec une légère projection au milieu, simulant un pavillon central, dont le toit forme avec le reste les bras d'une grande croix.

Le square qui s'étend autour de cet édifice ne présente au regard qu'une large surface de sable, avec çà et là, sur les côtés et dans les angles, quelques touffes de gazon épargnées par les pieds des hommes et des chevaux. Du côté de Richmond street s'alignent les voitures de bouchers. Henri et Marguerite ne faisaient qu'y jeter un coup d'œil en passant ; de l'autre côté, le spectacle est plus varié et plus agréable. Dans le fond, une foule de voitures, les brancards en bas, dorment à l'ombre d'une rangée d'arbres qui bordent la rue. A gauche, près de Queen street, se dresse une grande bascule pour peser le chargement des charrettes ; tout autour des charrettes de foin toutes attelées, circulent les nombreux acheteurs. Des marchés se concluent, se rompent pour recommencer aussitôt. Les chevaux n'en attendent pas la conclusion pour arracher çà et là aux charrettes voisines de larges bouchées qui leur font prendre en patience les heures d'attente. Heureux animaux ! ils savent qu'ils l'ont bien gagné. Un peu plus loin, à droite, l'animation est encore plus grande autour des marchands de poisson. Il y a là des morues toutes fraîches, éentrées, aplaties, des harengs, des saumons aux chairs rosées et succulentes, des truites délicates, des langoustes et des homards tout flamboyants dans leurs carapaces, avec leurs formidables pinces et les longs filaments de leurs barbes comme des antennes, le tout étalé sur les planches ou jeté pêle-mêle sur une litière de paille ou d'herbe, sans aucun souci de l'arrangement ou de l'effet à produire sur l'acheteur. Rien d'ailleurs ici qui rappelle en quoi que ce soit le langage par trop fleuri ou imagé de dames de la halle de Paris. Il est vrai que ce sont le plus souvent des hommes qui vendent le poisson, des pêcheurs ou leurs intermédiaires, braves gens aux mœurs simples, aux manières courtoises, au langage honnête et poli.

Henri et Marguerite s'arrêtaient quelquefois pour causer de pêche avec quelques unes de ces braves gens ; puis ils se dirigeaient vers l'entrée du marché.

Là, un groupe d'Indiens attirait leur attention. Quelques jeunes garçons et des enfants étaient accroupis le long du mur, assis sur leurs talons. Des femmes étaient assises sur la déclivité d'une trappe, les mains croisées sur les genoux. Devant elles s'étalait tout un assortiment de paniers de toutes formes, de toutes dimensions, les uns blancs, les autres bariolés de différentes couleurs. Quelques jeunes filles tressaient l'aubier avec une dextérité remarquable, le front penché sur leur ouvrage, ne perdant pas un moment. De vieilles femmes achevaient de mordre dans une pomme avec des mouvements d'enfants goulus, puis elles allumaient une vieille pipe de terre, toute noire, emmanchée d'un long roseau, qu'elle se mettaient à fumer avec toute la gravité de magots de Chine.

Et pourtant, elles n'étaient pas absolument laides, malgré leurs vêtements usés et mal ajustés, leurs cheveux grossièrement rassemblés en deux nattes, tombant dans le dos malgré leurs chapeaux de paille informes et disloqués, malgré surtout l'horrible pipe entr'ouvrant les lèvres sur deux rangées de dents noircies par le tabac. La physionomie de ces Indiens, comme leur posture avait quelque chose de grave, de recueilli et de calme qui contrastait singulièrement avec l'agitation qui se faisait autour d'eux. Spectateurs paisibles et indifférents, ils semblaient appartenir à un autre monde où les soucis, les ambitions, les vanités, les intérêts de notre civilisation sont complètement inconnus.

A les voir si tranquilles, vivant au jour le jour, insouciant du lendemain. Henri se prenait à se demander si leur destin n'était pas enviable. Puis il songeait qu'eux aussi aimaient, qu'ils avaient des déceptions et des rivalités d'amour que parmi eux aussi, il y avait des Marguerites insensibles aux soupirs de leurs amants.

Et dans cette triste pensée, il quittait souvent cette partie du marché.

Le rez-de-chaussée est principalement destiné à la boucherie et à l'épicerie. Des stalles en bois s'allongent le long des murs et au milieu de la grande salle, avec les viandes étalées sur les banquettes ou suspendues aux crocs de fer.

C'est là le nécessaire, le commun, le terre-à-terre de l'existence ; pour en voir la poésie, il faut s'élever plus près du ciel, c'est-à-dire au deuxième étage. Là rayonnent les fleurs et les jolies femmes dans tout l'éclat de leur fraîcheur et de leur beauté.

Parfois, en mettant le pied sur la dernière marche de l'escalier, Henri se sentait pris comme d'une sorte de vertige. Son œil ébloui avait quelque peine à se reconnaître dans ce miroitement continu de toilettes aux couleurs vives, de tons frais et animés, de verdure, de fleurs, de fruits de toutes couleurs. Sur des rangées de tables disposées dans la longueur de la salle, s'étalait tout ce que l'été produit de plus beau et de meilleur. Les fraises surtout dominaient, jetant partout leur rouge éclatant et tapageur parmi le vert cru des légumes, la blancheur candide des petits oignons et les reflets dorés du beurre. Les œufs allongeaient leur ovale dans le fond des paniers ; des cerises rougissaient modestement dans un coin, tandis que des jeunes céleris étalaient orgueilleusement leurs longs panaches de dentelles vertes.

Les vendeuses se tenaient assises sur des bancs, dans des toilettes assez soignées, dessinant des formes élégantes et vigoureuses. Leurs visages, pleins de grâce et de santé, semblaient réfléchir comme dans un miroir le coloris délicat des fleurs étalées devant elles, depuis le carmin des roses jusqu'aux teintes lactées des lys.

Dans les allées trop étroites se pressait une foule d'acheteuses ; le panier au bras. C'était un flot pressé et tumultueux. A chaque ondulation, on apercevait dans le fouillis des couleurs et des toilettes de frais minois, aux lignes délicates, de blondes chevelures nouées sur la nuque ou éparpillées sur les épaules, des yeux vifs, des lèvres souriantes, des tailles élancées et fines de citadines.

Henri détournait un instant son regard pour le reporter sur les fenêtres et sur la voûte cintrée qui donnaient à cette salle je ne sais quel air grave et religieux, tempéré cependant par les rosaces multicolores en papier, suspendues à la voûte. Bientôt son regard revenait au milieu de la salle et Henri pensait : qu'il était difficile de trouver ailleurs plus de grâce, de beauté et de fraîcheur réunies, mais en considérant Marguerite, pourtant encore un peu pâle et malade, il n'y avait pour lui nulle part, ni à Charlottetown, ni ailleurs, une femme plus belle. Pour mieux dire, il n'y avait pour lui qu'une seule femme au monde : Marguerite, car il l'aimait de cet amour immense et exclusif qui ne voit que l'objet aimé et pour lequel tout le reste n'est rien.

VI

SUPREME VICTOIRE

Un des endroits les plus agréables de Charlottetown est le parc. Pour s'y rendre, on suit le bord de la rivière de l'Est, dans la direction de son embouchure, ou, remontant plus haut au nord, on détourne à droite. Après quelques blocs de maisons, on arrive à une large route bordée de haies vives, de vastes prairies et de hautes futaies de sapins. On aperçoit çà et là des pans de murailles blanches de belles villas à travers les arbres. L'entrée du parc est à gauche. Le regard s'y repose sur de vastes pelouses sillonnées de routes en sable rose et bordées d'une forêt majestueuse. Sur le côté droit du chemin, on aperçoit les bâtiments isolés des anciennes casernes qui font de grandes taches blanches dans la verdure, puis tout au haut, comme fond de tableau, les flots bleuâtres de la rivière du Nord, se déroulant comme un large ruban, puis le liseré rouge de la rive, puis des prairies verdoyantes s'élevant en pente douce jusqu'à la ligne sinueuse de l'horizon.

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL 27 FEVRIER 1892

CARMEN

PREMIERE PARTIE

Olivier trouvait toujours quelque prétexte plus ou moins plausible pour se dispenser d'accompagner son père.

—Je ne la connaîtrai que trop tôt, se disait-il à lui-même, cette femme que la fatalité m'impose, mais que je n'aimerai jamais...

Une semaine s'écoula.

L'agitation et l'impatience de Philippe avaient grandi de jour en jour, d'heure en heure. Il commençait à redouter une nouvelle catastrophe, et l'appréhension de ce malheur imaginaire, que rien cependant ne rendait probable ou seulement vraisemblable, acquérait dans son esprit les proportions d'une idée fixe.

Enfin le neuvième jour, de très-grand matin, tandis que l'armateur qui venait de se lever s'habillait pour aller prendre sur la jetée son poste quotidien, Zéphir Coquin entra tout haletant.

—Le caboteur du Croisic n'a pu être signalé par notre vigie qu'au moment de l'entrée..., dit-il, il avait à bord une passagère... je suis parti pour prévenir monsieur, et j'ai couru de toute la vitesse de mes jambes; mais si la passagère est véritablement Mlle Annunziata, comme les chevaux marchent meilleur train que moi, elle sera ici avant cinq minutes.

Les paroles de Zéphir Coquin reçurent une confirmation immédiate.

On entendit sur les pavés de la cour le roulement bruyant d'un carrosse qui s'arrêta devant la porte du vestibule.

—C'est elle ! c'est bien elle ! s'écria l'armateur en quittant sa chambre et en s'élançant dans l'escalier avec une vivacité toute juvénile.

Il arriva juste à temps pour recevoir dans ses bras une jeune femme voilée, très belle, très pâle, et vêtue de noir, qui venait de franchir le seuil.

—Annunziata ! balbutia le vieillard d'une voix tremblante d'émotion, Annunziata ! mon enfant !... ma fille !.....

La jeune femme rendit à Philippe Le Vaillant son étreinte et ses baisers, puis lui dévoilant son admirable visage baigné de larmes, et s'agenouillant presque devant lui, elle dit avec une simplicité touchante :

—Mon père, bénissez l'orpheline qui vient d'entrer dans votre maison et qui vous supplie de l'aimer en mémoire de celui qui n'est plus.

—Annunziata, ma fille, devant Dieu et devant ton père qui m'entendent, je te jure que tu n'es plus orpheline... J'ai deux enfants maintenant... répondit l'armateur en relevant vivement la jeune femme et en la serrant contre sa poitrine.

Cette jeune femme était Carmen.

.

Comment la gitane, comment l'ex baladine, comment la veuve du chevalier Tancrède de Najac, avait-elle conçu le plan de l'infâme comédie dont elle venait de jouer la première scène avec une détestable habileté ?

Notre explication sera bien courte et bien facile, car la profonde perversité de Carmen et les ardeurs de son ambition sans bornes suffiraient presque pour donner la clef de l'énigme.

L'idée d'une audacieuse substitution de personne ne s'était pas présentée tout d'abord à l'esprit de l'Espagnole.



Le nouveau venu était un homme de haute taille à mine suspecte.—(p. 719, col. 1.)

Pendant la traversée du navire qui l'avait recueillie sur les écueils du cap Saint-Adrien et qui la conduisait à Saint-Nazaire, Carmen avait réfléchi longuement à sa position triste et presque désespérée s'il en fut.....

Qu'allait-elle devenir ?

Son frère (un bien frêle et misérable appui sans doute, mais un appui cependant) n'existait plus... Annunziata, dont elle avait surpris la tendresse et la confiance, et qui, certes, lui serait venue en aide, était remontée au ciel, sa véritable patrie... Il ne fallait point songer à chercher la famille de son mari et à lui demander secours et protection..... Le naufrage avait anéanti l'unique preuve de la légitimité de son union, l'un des doubles de l'acte rédigé et signé

par le révérend père prieur du couvent des Barnabistes... Or, la douteuse situation de Carmen ne lui permettait point de faire provoquer une enquête à la Havane.

Jamais isolement n'avait été plus affreux et douloureux plus complet !

De quelque côté que se tournât la jeune femme, elle ne voyait aucune issue.... Je me trompe, une vague lueur d'espoir se montrait à demi dans les ténèbres profondes, mais cet espoir était bien incertain, et, même en se réalisant, n'aurait à l'avenir que des perspectives humbles et précaires.

Carmen songeait à aller trouver au Havre Philippe Le Vaillant et à lui dire :

—J'étais la compagne et l'amie de la fille de don Rovero..... A la dernière minute de sa vie elle m'a remis pour vous ce coffret qui renferme la lettre de son père et la vôtre..... Je suis sans asile et sans protecteur, ne m'abandonnez pas !

Sans doute, après une telle prière, l'armateur dix fois millionnaire ferait quelque chose pour l'amie, pour la confidente d'Annunziata.

Mais, quoi qu'il fit, si large que fut son *aumône*, si généreuse que se montrât sa protection, ce serait à coup sûr bien misérable auprès de ce que Carmen avait rêvé et se croyait en droit d'espérer.

L'Espagnole se répéta tout cela ; et elle murmura :

—Allons, mon orgueil se révolte !..... Je n'irai pas tendre la main et mendier ! ma vie est brisée, mon avenir est perdu et j'aurais bien fait de mourir au lieu d'Annunziata ! Du moins ainsi je ne craindrais plus le désespoir et la misère ! Mais le destin ne l'a pas voulu ! La pauvre Carmen, qui ne sait comment vivre, est vivante, et la fiancée du millionnaire est couchée dans sa tombe humide !..... Je suis généreuse ! ajouta la gitane avec une profonde amertume, je voudrais pouvoir lui donner ma place et prendre la sienne !.....

Au moment où l'Espagnole venait de prononcer ces derniers mots, une expression étrange envahit son visage, ses yeux s'agrandirent, sa lèvre contractée eut un sourire presque effrayant.....

C'est qu'un démon venait de murmurer tout bas à son oreille, en les illuminant d'une infernale clarté, ces paroles dites au hasard : *Lui donner ma place et prendre la sienne !*

La tête de Carmen se pencha sur sa poitrine ; de ses prunelles sombres jaillirent

des éclairs ; ses deux mains écartèrent les flots de sa chevelure pour donner de l'air à son front et à ses tempes. Evidemment un travail inouï se faisait dans le cerveau de la jeune femme.....

Ce travail fut court.

Une pourpre ardente vint remplacer sans transition la pâleur habituelle des joues de la gitane : son front sembla s'entourer de l'aurole du triomphe, tandis qu'elle relevait la tête et qu'elle se disait :

—Pourquoi pas ?..... C'est audacieux sans doute..... c'est dangereux peut-être..... mais qu'importe ?... L'équipage a péri tout entier... Je sais jusque dans les moindres détails l'histoire d'Annunziata et de son père..... Personne ne me connaît en France et personne n'y connaît la

filles de don José..... Qui donc me trahirait ? qui donc pourrait me démentir ? J'avais tort d'accuser la destinée ! Longtemps elle m'a traitée en maîtresse, mais elle met à ma portée aujourd'hui une éclatante revanche ! Allons, le sort en est jeté ! Carmen est morte ! vive Annunziata !

Nous n'avons pas un mot à ajouter à ce court monologue. Nos lecteurs sont désormais au fait de la situation aussi bien que nous-mêmes.

Nous croyons également inutile de les faire assister à l'entretien de Philippe Le Vaillant et de l'Espagnole. Ils devinent que cet entretien roula tout entier sur les derniers moments de la noble vie de don José Rovero et sur le naufrage du *Marsouin*.

Carmen, aidée par ses souvenirs et servie par son imagination, fit un long et déchirant récit de la mort du vieillard, récit vingt fois interrompu par ses larmes et par ses sanglots.....

Quant à la seconde catastrophe, en sa qualité de témoin oculaire, il ne lui fut pas difficile d'en rapporter exactement les circonstances les plus minutieuses.

Cependant l'armateur était sur les épines..... Le temps s'écoulait et Olivier ne paraissait point.....

Qu'allait penser Annunziata de l'étrange indifférence de son fiancé ?..... Elle était là depuis une heure, elle, la fille de don José, sauvée par un miracle, et le fils de Philippe Le Vaillant ne témoignait pas même la plus banale curiosité, le plus vulgaire intérêt, à celle qui bientôt, sans doute, allait porter son nom ?.....

Carmen remarqua cette inexplicable froideur, et, sans la laisser voir à Philippe, elle s'en étonna ; disons plus, elle s'en alarma.

Nous savons déjà que l'ambition de l'ex-baladine était sans bornes, et nous en avons eu plus d'une fois la preuve.....

Elle voulait que les résultats de la partie qu'elle venait d'entreprendre fussent décisifs ; il lui fallait une position franche et complète, non point la position d'une orpheline charitablement recueillie et comblée de bienfaits, mais celle de la femme du fils unique de la maison, de l'héritier de la fortune colossale de l'armateur.

C'était pour arriver à ce but magnifique qu'elle avait échafaudé son plan et trouvé l'audace nécessaire pour en poursuivre la réalisation.

Maintenant elle touchait au but. Un obstacle unique pouvait se dresser entre elle et le succès, mais terrible, insurmontable peut-être, la volonté contraire d'Olivier.

—J'ai tort de m'alarmer, pensait Carmen au bout d'un instant, il ne me connaît pas..... quand il m'aura vue, un seul de mes regards le rendra fou d'amour..... Et si, par hasard, il aime ailleurs, je lutterai contre ma rivale et je triompherai !..... il faut qu'il soit à moi !..... il le faut !..... et je jure de réussir !.....

Enfin Olivier, prévenu à trois reprises par Zéphir Coquin que son père le faisait demander se décida à paraître.

Malgré tous ses efforts pour conserver à sa figure son expression habituelle, le jeune homme au moment de son entrée dans le salon, avait l'air morne et abattu d'un condamné qui marche au supplice.

—C'est Olivier..... c'est mon fils..... dit vivement Philippe.

Et d'une voix assez basse pour n'être entendu que de Carmen, il ajouta :

—C'est votre fiancé, ma fille.....

L'Espagnole fit quelques pas au-devant d'Olivier, et lui prenant les mains avec un geste charmant de naïve confiance, elle murmura d'un ton presque suppliant :

—Oh ! vous aussi, monsieur..... vous aussi, mon frère, dites-moi que je suis la bienvenue sous votre toit..... dites-moi que vous m'aimez un peu..... j'ai tant souffert..... j'ai tant besoin qu'on m'aime.....

—Mais embrasse-la donc ! s'écria l'armateur, embrasse-la donc ! elle le permet !.....

Olivier ne pouvait reculer ; il approcha ses lèvres des joues de Carmen, qui rougit sous cette froide caresse comme une vierge timide sous un baiser d'amour.

—Que puis-je vous répondre, mademoiselle, que vous ne sachiez déjà ? balbutia le jeune

homme avec une contrainte manifeste ; la maison de Philippe Le Vaillant et de son fils n'appartient-elle pas à la fille de José Rovero ?..... Tout ce que mon père vous a dit, je le pense, il l'a dit pour nous deux..... vous n'êtes plus orpheline et notre famille est la vôtre.

—Merci, mon frère, répondit Carmen.

Et, comme si elle eût cédé à un besoin irrésistible de tendre expansion, elle prit de nouveau l'une des mains d'Olivier et elle l'appuya contre ses lèvres.

Au contact inattendu de ces lèvres brûlantes le jeune homme tressaillit involontairement, et pour la première fois il leva les yeux sur la gitane.

Carmen était éblouissante.

Cette passagère rougeur que nous avons signalée colorait faiblement ses joues et leur donnait un miraculeux éclat ; ses yeux aux prunelles de velours avaient de longs regards humides ; le désordre même de sa chevelure dont les nattes défaits s'échappaient de la résille de dentelle noire et roulaient sur son cou, augmentait le charme impérieux de la fausse Annunziata, en lui prêtant je ne sais quel voluptueux attrait.

Autour d'elle rayonnait une fascination pleine de désirs et de vertiges, sa vue enivrait comme un philtre.

En regardant Carmen, les souvenirs d'Olivier s'envolèrent près de Dinorah, près de l'angélique enfant blanche et blonde qu'enveloppait l'invulnérable égide d'une atmosphère de chasteté.

—Dinorah ! pensa-il, je t'aimerai toujours !.....

Puis son regard revint à Carmen, et il se dit :

—Elle est trop belle..... elle m'épouvante !.....

Fin de la première partie.

Mlle DE KERVEN

DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

I

LE JOUR DU MARIAGE

Olivier n'avait point menti ; l'éclatante beauté de Carmen l'épouvantait. Il aurait moins souffert en la trouvant moins belle.

Ceux-là seulement qui sont capables de ressentir ou du moins de comprendre un amour devenu presque immatériel à force d'être immense pourront se rendre compte de l'infinité délicatesse de ce sentiment. Les autres souriront de pitié ou crieront à l'invraisemblance..... que nous importe ?.....

Contraint par les circonstances d'immoler les rêves de sa vie à la solidarité de l'engagement pris par son père vis-à-vis d'un mourant et d'une orpheline, Olivier, nous le savons, était prêt à devenir le mari de la fille de don José.

Il allait donner son nom à Annunziata, ou plutôt à Carmen, mais il ne pouvait lui donner son âme qui n'était plus à lui..... Par excès de loyauté il se résignait à trahir le serment d'amour murmuré aux genoux de Dinorah, mais il aurait voulu ne trouver dans cette trahison que souffrance et sacrifice.....

Olivier n'ignorait pas combien est faible la volonté de l'homme le plus fort, et combien sont puissantes les séductions d'une femme souverainement belle et merveilleusement attrayante. Il se défiait de lui-même, il envisageait avec une terreur profonde, avec un remords anticipé, les vraisemblances de l'avenir..... Il se disait qu'un jour peut-être une infidélité de son cœur viendrait le rendre criminel à ses propres yeux, et que, ce jour-là, Dinorah abandonnée serait lâchement trahie.....

Voilà ce que se disait Olivier ; mais rien ne pouvait changer à la situation ; il fallait l'accepter telle qu'elle était, avec tous ses périls.

Le jeune homme ne conservait plus désormais qu'un espoir et qu'une chance de salut..... Peut-être l'étrangère n'éprouverait-elle pour lui qu'une tranquille affection de sœur et serait-elle la première à désirer qu'aucune suite ne fût donnée aux projets d'union conçus par Philippe Le Vaillant.

—Oh ! s'il en était ainsi, comme je l'aimerais ! murmurait Olivier, avec quelle ivresse je serais son frère ! avec quel bonheur je la rendrais riche, et s'il lui fallait ma fortune entière pour lui permettre d'aspirer aux plus brillants partis de France, avec quelle joie je lui donnerais cette fortune.

On ne saurait le nier, une fatale étoile plane, à certaines heures, sur la vie. Un mot aurait suffi pour assurer le bonheur d'Olivier et celui de Carmen..... mais ce mot ne pouvait se dire ! la gitane aurait accepté avec délire l'offre de la fortune sans mari ! mais cette offre ne pouvait se faire !

Carmen était à peine au Havre depuis quelques jours que dans un de ses longs entretiens avec l'armateur elle trouva moyen de lui faire comprendre que son cœur s'envolait vers Olivier.....

Le vieillard, que l'ex-baladine tenait complètement sous le charme de sa beauté merveilleuse et de sa rouerie consommée, dit à son fils avec un véritable transport d'allégresse :

—Tu es bien heureux, mon cher enfant ! tu es aimé de la plus adorable créature du monde entier ! à quand le mariage ?..... Il me tarde d'être grand-père !.....

A partir de ce moment la manière d'être d'Olivier se modifia du tout au tout. Comme il n'espérait plus rien, il afficha la menteuse gaieté d'un homme qui cherche à s'étourdir. Sa politesse un peu contrainte jusqu'alors auprès de Carmen, devint presque de la galanterie. Il semblait avoir hâte d'en finir. Il activa les préparatifs du prochain mariage. A le voir ainsi pressé, chacun pensait : *Il est amoureux !*..... hélas ! il n'était que malheureux !.....

Ses yeux brillaient, mais c'était l'éclat de la fièvre.

Ses lèvres souriaient, mais une mortelle tristesse envahissait son âme.

La veille du mariage arriva. La lecture du contrat fut faite avec solennité selon la coutume.

Ce contrat reconnaissait une fortune de deux millions à la fille de don José Rovero.

Olivier signa cet acte d'un air joyeux, puis il remonta dans son appartement et il s'enferma.

Aussitôt tomba le masque qui cachait son visage. Une morne pâleur envahit ses traits contractés. Des sanglots convulsifs soulevèrent sa poitrine que gonflait un incurable désespoir.

Au bout d'une heure cette crise violente parut se calmer.

Le jeune homme s'assit alors devant une élégante table de Boule qui lui servait de bureau, et d'une main tremblante il écrivit les lignes suivantes :

« Chère Dinorah bien-aimée,

« Ne m'accusez pas, ne maudissez pas, plaignez-moi..... Je suis le plus malheureux des hommes ! Mon cœur est brisé, ma raison chancelle..... Une inexorable fatalité me contraint de renoncer à vous, c'est-à-dire à l'espoir, c'est-à-dire à la vie.....

« Vous m'aviez juré de m'attendre..... ne m'attendez plus, Dinorah, car à moins d'un miracle je ne reviendrai pas.....

« Je vous rends la parole qui vous liait à moi, hélas ! je dois vous la rendre, puisqu'il me faut trahir le serment qui m'enchainait à vous..... Vous êtes libre, soyez heureuse..... c'est mon unique et ardent désir, c'est la seule grâce que je puisse demander à Dieu désormais..... Oubliez le malheureux qui ne vous oubliera jamais, n'aimez plus celui qui vous aimera toujours.....

« Adieu, Dinorah..... adieu, mon rêve..... adieu ! Ah ! que ce mot est dur, quand on avait espéré toute une longue existence d'amour et de bonheur, à vos genoux !.....

« Ma destinée est inflexible !..... il me faut répéter ce mot fatal : *adieu !*..... et je voudrais mourir en le traçant..... mais Dieu est sans pitié..... il me condamne à vivre..... »

Olivier plaça cette courte lettre dans une enveloppe qu'il cacheta en noir en témoignage du deuil de son âme. Ensuite il écrivit l'adresse :

*Mademoiselle Dinorah de Kerven
à Saint-Nazaire,*

Bretagne.

—Heureuse lettre ! murmura-t-il, tu vas auprès de ma bien-aimée que je ne reverrai plus....

Il appuya ses lèvres sur le froid papier, comme si l'enveloppe avait pu transmettre ce baiser aux petites mains de Dinorah.....

—Heureuse lettre ! répéta-t-il.

Et il sortit pour la jeter lui-même à la poste. En revenant il se disait :

—Le sacrifice est consommé !..... je viens de rompre avec le passé, maintenant il faut marcher, le visage radieux et les regards brillants, au supplice de l'avenir !.....

Puis il ajouta, eu souriant d'un triste sourire :

—Supplice que tant d'autres envieront, car il me jette dans les bras d'une femme jeune et belle, et qui m'aime !..... et par pitié pour cette pauvre femme il me faudra cacher mes larmes, il me faudra paraître heureux !.....

* * *

La nuit avait passé, le matin du grand jour était arrivé.

La cérémonie nuptiale devait s'accomplir à midi, avec une solennité inouïe, dans la principale église du Havre.

Parmi les habitants de la ville maritime dont Philippe Le Vaillant passait à bon droit pour être le plus considérable personnage, le mariage d'Olivier prenait les proportions d'un important événement et d'une véritable réjouissance publique.

On avait vu naître et grandir le fils de l'armateur ; tous les vieillards se souvenaient de l'avoir porté dans leurs bras ; tous les jeunes gens étaient ses amis ; tous les pauvres avaient été soulagés par lui.

Il était d'ailleurs l'unique héritier de l'immense fortune de l'armateur : il devait succéder à la royauté commerciale de son père.

Personne n'ignorait la touchante tendresse, le dévouement sans bornes dont Philippe Le Vaillant et José Rovero s'étaient donné tant de preuves. L'union d'Olivier et de l'orpheline semblait à chacun le couronnement de cette indissoluble affection du Français et de l'Espagnol..... L'amour des deux enfants terminait dignement le beau poème de l'amitié des deux pères.

Le petit nombre de ceux qui avaient été admis à voir la fiancée d'Olivier, parlaient avec des cris d'admiration de sa prodigieuse et rayonnante beauté. La curiosité générale se trouvait donc surexcitée outre mesure et l'église serait sans aucun doute trop petite pour contenir la foule, avide de juger par elle-même cette jeune fille à laquelle, disait-on, rien ne se pouvait comparer.

Les poètes indigènes mettaient la dernière main à de pompeux épithalames ; les corporations préparaient des bouquets et des compliments ; les affaires furent suspendues, et le cours des sucres, des cotons et des indigos ne trouva ce jour-là que des indifférents.

La fille de don José devait quitter, pour la messe de mariage, ses sombres vêtements de deuil.

Il n'était bruit parmi la population féminine de cette ville que des somptuosités de la robe de noces dont la double jupe blanche disparaissait entièrement sous une garniture de point d'Alençon estimée cent cinquante mille livres, et relevée de distance en distance par des ferrets de diamants plus beaux que les ferrets historiques donnés par le roi Louis XIII à la trop faible Anne d'Autriche, et par cette dernière à l'irrésistible duc de Buckingham.

Un collier de perles d'une valeur de deux cent mille livres, cadeau royal s'il en fut, devait s'enrouler autour du cou divin de Carmen. Des bracelets de diamants, dignes de figurer parmi les joyaux de la couronne, étaient prêts pour ses poignets délicats. Enfin chacune des épingles de diamants destinées à fixer la virginale couronne de fleurs d'oranger sur la tête de la jeune

épouse avait coûté vingt-cinq mille livres, chez Böhmer, le plus fameux joaillier de Paris.

En somme, l'ensemble des dentelles et des bijoux valait plus de six cent mille livres, et s'ajoutait aux deux millions constitués en dot par le contrat à la fille de don José.

On voit que Philippe Le Vaillant faisait royalement les choses !

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner dans la chambre de Carmen.

Neuf heures du matin venaient de sonner.

L'ex-baladine, assise devant une toilette-duchesse dont un nuage de dentelles encadrait la glace vénitienne, abandonnait sa splendide chevelure aux mains des deux femmes de chambre qui la divisaient en nattes lourdes et brillantes, car l'Espagnole, fière à bon droit de ce diadème éblouissant, refusait de se plier aux lois tyranniques et absurdes de la mode et de laisser disparaître sous une couche épaisse de poudre à la maréchale ces tresses magnifiques aux reflets de velours.

Un ample peignoir de soie blanche, qu'un simple ruban serrait négligemment à la taille, indiquait sous les plis les ondulations élégantes d'un corps sans défaut.

Au fond de la chambre, la robe de noces s'établait sur un fauteuil doré. Carmen ne devait la revêtir qu'au dernier moment et pour monter dans le carrosse de gala de son beau-père futur.

La gitane semblait préoccupée.

Ses yeux se fixaient avec une vague expression de rêverie sur les perles et sur les diamants entassés devant elle, elle les regardait, mais sans les voir.....

C'est qu'en ce moment la pensée de Carmen était bien loin du Havre et du grand événement qui se préparait ; involontairement, l'Espagnole retournait en arrière ; elle évoquait tous les souvenirs de sa vie si courte et déjà si remplie ; elle revoyait son enfance bohémienne et misérable écoulée sur les places et dans les carrefours de Madrid, de Grenade et de Séville..... sa fuite précipitée et dont nous connaissons déjà les motifs, en compagnie de son frère fort désireux d'éviter la potence ; puis son arrivée à la Havane ; ses danses et ses chansons pour gagner quelques réaux et quelques piastres dont Morales s'emparait avidement ; elle revoyait Tancredi et Quirino, son mariage ; son embarquement ; Morales pâle et effaré lui venant dire qu'elle était veuve ; enfin, la traversée, le naufrage, la mort d'Annunziata et le point de départ du plan hardi de cette infâme comédie dont le dénouement approchait et dont rien ne semblait plus pouvoir entraver le succès.....

—Ainsi donc, se disait Carmen, les voilà réalisées, les voilà dépassées mes plus audacieuses espérances !..... quelques heures encore et je serai riche ! riche de deux millions dans le présent ! riche dans l'avenir d'une fortune princière ! Avec la puissance que donne une fortune pareille à celle là, où n'arriverai je pas ?..... Entre mes mains, mon mari ne sera que l'instrument docile de mon ambition, car je suis trop belle pour ne pas être aimée, car je suis trop habile pour ne pas dominer l'homme qui m'aimera !

Et, après une pause, elle ajoutait :

—Mais tout cela est-il bien vrai, tout cela est-il bien possible ? ne suis-je point le jouet de quelque étrange hallucination qui va se dissiper tout à coup, et qui du haut de mes rêves me laissera dans la froide et triste réalité ?

Pour se convaincre qu'elle n'avait rien à craindre d'un réveil soudain, Carmen saisit sur la toilette une poignée de bijoux, froissant dans ses mains les grappes de perles, faisant miroiter sous la lumière les diamants aux facettes étincelantes, meurtrissant ses doigts charmants aux montures de ces brillants et précieux hochets....

On frappa doucement à la porte.

La gitane tressaillit.

—Allez vous informer de ce qu'on me veut.... dit-elle à l'une de ses femmes de chambre, et, qui que ce soit qui me demande, répondez que je ne puis en ce moment recevoir personne.....

La femme de chambre sortit, et rentra presque aussitôt.

—Eh bien ? demanda Carmen.

—Mademoiselle, répondit la camériste, Zéphir Coquin, le vieux valet de chambre de M. Philippe, venait prévenir mademoiselle que quelqu'un sollicitait la faveur de la voir et de lui parler.....

—Quelqu'un ?..... qui donc ?.....

—Un homme de pauvre mine, à ce qu'il paraît..... une sorte de mendiant..... il voulait sans doute importuner mademoiselle en demandant des secours.

—Vous avez dit que je ne pouvais recevoir ?

—Oui, mademoiselle.

—C'est bien.

Quelques minutes se passèrent.

On frappa de nouveau.

Carmen fit un geste d'impatience, et, pour la seconde fois, la camériste s'empressa de quitter la chambre. Son absence ne dura qu'un instant.

—Eh bien ! qu'y a-t-il encore ? dit Carmen.

—Mademoiselle, c'est toujours Zéphir Coquin. Il paraît que l'homme qui demande à voir mademoiselle ne veut pas s'en aller.....

Carmen fronça le sourcil.

—Comment, il ne veut pas s'en aller ! s'écria-t-elle, et c'est un mendiant ! le drôle est hardi ! qu'on lui donne une aumône et qu'on le chasse...

—Zéphir Coquin y pensait, mademoiselle, mais il n'a pas osé.

—Pourquoi ?

—Parce que cet homme affirme qu'il vient de la Havane et qu'il a l'honneur d'être connu de mademoiselle.....

Carmen sentit que son cœur cessait de battre et qu'un froid comparable à celui de la mort envahissait ses veines.

Rapide comme l'éclair, et comme lui foudroyante, cette pensée venait de sillonner son esprit :

—Il connaît Annunziata ! ... tout est fini ! je suis perdue !

Mais la nature de la gitane était d'une trempe vigoureuse. Semblable à l'acier, elle ployait, mais pour se redresser soudain.

A la première pensée succéda celle-ci :

—S'il est pauvre, je puis acheter son silence !

—Mademoiselle, demanda la camériste, que faut-il faire ?...

—Faites entrer cet homme, répondit l'Espagnole, et sortez toutes deux.....

A suivre

Un infirme ne peut rien : les engelures rendent infirme et l'Huile St-Jacob guérit les engelures rapidement et permanemment. Un fait inénarrable.

AVIS

Les bureaux, temporaires, de l'administration du MONDE ILLUSTRÉ sont au No 1588, rue Notre-Dame.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Et devant de la maison W. Netman & Fils.—Portrait de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7338.

CHOSSES ET AUTRES

—L'agrandissement de la ville de Londres, est un phénomène pour lequel il n'y a pas de précédent dans le passé, ni de parallèle dans les temps présents. Par le recensement de 1891, la population de Londres proprement dit est portée à 4,211,056, mais en ajoutant à ce chiffre la population des districts qui entourent la ville et qui sont réellement une partie de la ville, on arrive à un total de 5,633,332 âmes.

—Un échantillon de papier en fer exhibé à l'exposition internationale de 1891 fut la cause d'un concours qui parmi les ouvriers de fer produirait la plus mince feuille de ce métal. L'un d'eux produisit une feuille de fer si mince que 1800 feuilles semblable empilées les unes sur les autres ne faisaient qu'un pouce d'épaisseur, tandis que 1200 feuilles de papier ordinaire le plus fin atteint une épaisseur d'un peu plus d'un pouce. Etant sujet à rouiller, le papier en fer ne supplantera jamais le papier ordinaire.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

Le chocolat Meunier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

M Félix Sauvageau, entrepreneur-menuisier, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIBOP DE TÈRÈBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE
65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.
Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

HARTSHORNS
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAPH
OF
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont

PACIFIQUE CANADIEN
DURANT LES MOIS
DE
MARS ET AVRIL
CHAQUE MARDI
à 9 hrs p.m.
Des Trains pour les
COLONS
Quittent la Jonction Carleton, avec un char-dortoir pour Colons, y attaché, à destination de
MANITOBA
ET LE
Nord-Ouest Canadien

Pour les patrons n'amenant pas de stock un char dortoir pour colons sera attaché à chacun des trains-express quittant Montréal à 8.40 hrs p. m., chaque jour, dimanches exceptés.

Pour informations complètes et brochures descriptives du Manitoba, des Territoires du Nord-Ouest et de la Colombie Anglaise s'adresser à un agent du C. P. R.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE
TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel
Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES
AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulagent toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 8 cts. THE LANE MEDICINE CO, Montréal Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

CASTOR FLUID
On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 15 cts à la bouteille

HENRY R. GRAY
Chimiste-pharmacien,
109 - - - St-Laurent

Le Musée des Familles, publication bilingue Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1899): Paris, 14 francs Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 15 rue de la Harpe, Paris (France)

Scientific American Agency for
PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

ÇA VAUT

Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.
Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.
F. LAPOINTE
1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)
Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Restaurateur de Robson.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décoloration précoce? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.
Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.
L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC
TIRAGE EN MARS, 2 et 16, 1892
5134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000
Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10
Demandes les circulaires
S. E. LEFEBVRE, Gérant
51, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent
Plus d'un million distribués
L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE
Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant
Laquelle expire le 1er Janvier 1895
Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.
"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces."

Ed. J. Early
Commissaire
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentées à nos caisses
E. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel
A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.
MARDI, 15 MARS 1892
PRIX CAPITAL - - - \$300,000
100,000 BILLETS DANS LA ROUE
LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
15 PRIX DE 1,000 sont.....	15,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800
PRIX DES BILLETS:
Billets complets, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtième \$1.
Prix des clubs, 65 billets d'une \$1 pour \$65
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout
IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.
Adressez à
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature éligible
Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCS DE PORT.
ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.
Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

“German Syrup”

Le ministre de Martinville, N. J., écrit : “ J’ai fait la connaissance de votre remède, le Sirop Allemand de Boschee, alors que j’avais un catarrhe qui dégénéra en extinction de voix et qui m’empêcha d’officier pendant plusieurs Sabats. Après avoir essayé un médecin, sans obtenir de soulagement, — je ne me rappelle pas ce qu’il me prescrivit—je vis l’annonce de votre remède et en achetai une bouteille. Je fut guéri si vite et pour toujours, que, quand nous sommes souffrant de maux de gorge et de bronchites, dans ma famille, le Sirop Allemand de Boschee a toujours été notre remède favori et avec les résultats les plus satisfaisants. Je n’ai jamais hésité à communiquer les résultats de mon expérience à d’autres qui souffrent comme j’ai souffert alors. W. H. HAGGARTY, de la conférence M. E. de Newark, N.J., 25 avril 1890.

UN REMÈDE
SUR

G. G. GREEN,

Seul manufacturier, Woodbury, N.J., U.S.A., et Toronto, Canada. (21)

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

V. ROY & L. E. GAUTHIER.
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successesseur de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
397, RUE ST-CATHERINE
Entre les rues Delormier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Té1. Bell 1800 MONTRÉAL

G. MANN

Ingénieur Civil et Architecte

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du “ Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français ” est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

PREMIER CONCOURS DE PROBLÈMES ET DE SOLUTIONS DU JEU DE DAMES A LA POLONAISE (72 CASES) DU “ MONDE ILLUSTRÉ ”

Concours de Problèmes ouvert aux compositeurs de tous les pays

Chaque compositeur peut envoyer trois (3) problèmes inédits avec devise séparé, pour chaque problème, et accompagnés de leurs solutions.

Les problèmes n'ont pas à être signés. Les noms et adresses des compositeurs, accompagnés des devises que porteront leurs problèmes devront nous être adressés séparément.

Les positions que les juges ne trouveront pas naturelles ne seront pas primées. Les envois seront reçus pour le Canada et les États-Unis, jusqu'au 19 mars, et pour les autres pays, jusqu'au 2 avril, 1892.

Concours de solutions

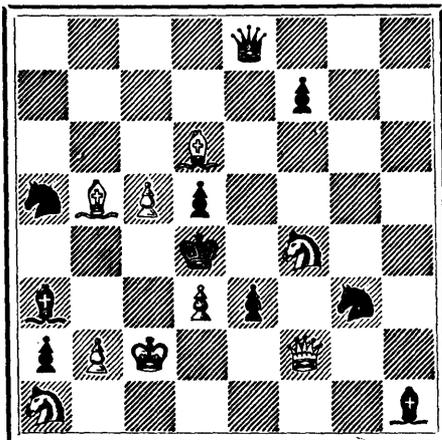
Ce concours comprendra tous les problèmes qui seront classés pour le concours de composition et dont la publication commencera dans le premier numéro d'avril 1892 du MONDE ILLUSTRÉ.

Pour toute solution juste, il sera accordé 2 points ; pour preuve qu'un problème n'a pas de solution, 2 points ; pour fausse solution, il sera retranché un point

Les entrées seront closes le deux du mois d'avril. Les noms des concurrents seront annoncés dans le numéro qui contiendra les premiers problèmes.

Nous annoncerons dans un prochain numéro la liste des prix pour chaque concours. Les envois devront être adressés comme suit : “ Le jeu de Dames, ” Bureau du MONDE ILLUSTRÉ, Montréal, Canada.

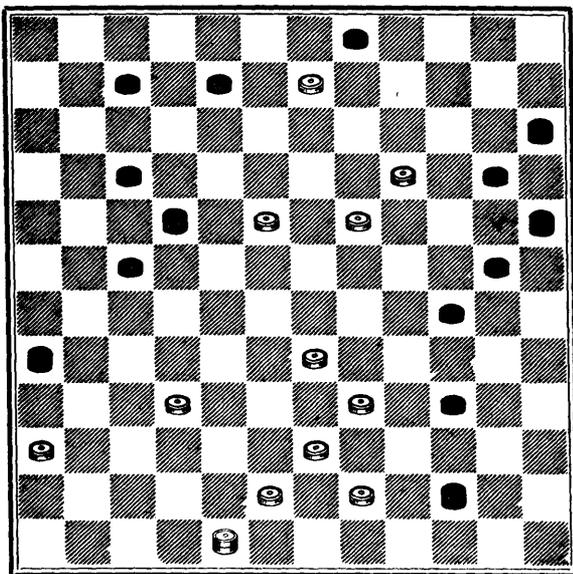
No 27.—PROBLÈME D'ECHECS
Composé par M. Chevalier L. Desanges
Noirs—10 pièces



Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 27.—PROBLÈME DE DAMES
Composé par M. Napoléon Contant, Montréal
Noirs—14 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME DE DAMES NO 26		SOLUTION DU PROBLÈME D'ECHECS NO 26	
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
60 à 63	42 à 16	1 C 6 FD	1 C pr T
35 à 29	16 à 69	2 C 4 R	2 Ad libitum
51 à 46	22 à 35	3 C 3 F ou 5 F, mat selon le cas,	
68 à 62	69 à 59	Si : 1 C 4 D ou 6 T	
33 à 27	20 à 22	2 T pr C ou R 2 T	2 Au choix
46 à 40	35 à 33	3 T fait échec et mat.	
38 à 1	49 à 51	Un joli spécimen du jeu des Cavaliers.	
	1 à 61 partie gagnée.		

Solutions justes des problèmes de Dames. — MM. Art. Ladouceur, 25 26, F. Girard, 24, Ste-Cunégonde ; F. Vermette, 26, J. A. Bleau, 26, Montréal ; Thaddée Brunet, fils, 26, Lachine ; E. J., amateur, 25, Pointe Gatineau ; N. Brochu, 26, Lévis.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la malle sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYES AND ON THIS "THE DOLLAR" KNITTING MACHINE

Ask your sewing machine agent for it, or send a 5c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR 50c. SEND to GREELMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local ; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

“ Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison, ” écrit Mme. M. M. Lewis, de A. st., Lowell, Mass. “ La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais. ”

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : “ Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je pris de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement. ”

Quand Mme. Genevra Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer !

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix \$1 ; six flacons, \$5. Valant \$5 le flacon.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

V E N T E
DE
FEVRIER !

Ne manquez pas d'assister à notre
vente à bon marché de
FEVRIER !

Des marchés très importants sont
offerts au public acheteur, il s'agit
d'écouler le surplus de notre stock,
et nous le ferons à des prix des plus
avantageux pour le public.

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

L'INAUGURATION du TUNNEL



STE-CLAIRE

complète et réunit le ré-eau du GRAND
TRONC et de ses lignes de raccordement, viz :
Le Chicago et Grand Tronc,
Le Détroit, Grand-Haven et Milwaukee,
Le Cincinnati, Saginaw et Mackinaw
Le Toledo, Saginaw et Muskegon,
Le Michigan Air Line, etc.

Si vous allez à Chicago, au Michigan,
au Wisconsin ou dans les Etats de
l'Ouest, ne manquez pas de visiter cette
merveille de l'art des ingénieurs.

On émet des billets directs, vers les
points principaux du Canada et des
Etats-Unis. Des chars-palais, pullman
et Wagner, sont attachés à tous les
trains express. Des taux spéciaux sont
accordés aux touristes, durant la saison
d'été. Des billets périodiques et d'au-
tres facilités encore sont offerts à ceux
qui résident à proximité des villes.

Pour plus ample information s'adres-
ser à des agents de la Cie.

W. EDGARD, L. J. SEARGEANT,
Ag. gen. des Pas. Gérant-Gén.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Mala-
dies de la peau sont aujourd'hui d'un usage
général. Des cas nombreux de demangeai-
sons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés in-
curables, ont été radicalement guéris par
l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
sortes.
 - Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
 - Savons No 8—Contre les taches de rousse et
le masque.
 - Savon No 14 Surnommé à juste titre savon
de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.
 - Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables, et cela dans les cas les plus chroniques.
- Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Expédiés par la poste sur réception
au prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,932 87
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 86

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE, J. H. ROUTH & Co.,
Agent du département français. Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et pro-
priétés de campagne assurées à de très bas taux.

34664



JOHNSTON'S FLUID BEEF

Fournit tous les éléments du bœuf
nécessaires pour former la chair, les
muscles et les os.

J. R. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons,
Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre

**CHOCOLAT
MENIER**

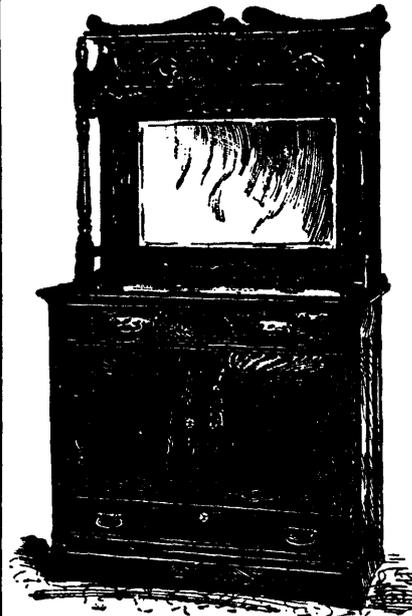
VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Mobilier ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et
en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établisse-
ment avant de faire vos achats.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du
Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies
me conseilla d'essayer le " Régulateur de la
Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de
Manville, R. I., et après en avoir pris une
bouteille sans beaucoup de succès, j'étais dé-
cidée de ne plus continuer. Mon amie me
conseilla de persévérer et avant d'en avoir
pris trois bouteilles je commençai à ressen-
tir un grand soulagement. Je continuai à
en faire usage et aujourd'hui je suis complè-
tement guérie. Ce remède est le véritable
ami de la femme." A vendre chez la plu-
part des pharmaciens ainsi que mes " Fer-
males Porous Plasters " (les seules empla-
tres recommandées par les meilleurs médi-
cins) que j'envoie aussi par la malle sur
réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Powell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (25 D'Arny St.) Montreal
and may be made for by the "World" Wash-
ington

**DOMINION
PIANOS.**

Pas d'agents. Veuillez vous adresser direc-
toment au magasin. Visite et cor-
respondance sollicitées.

L. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL

Seul importateur des Pianos
Hazleton, Fischer, Dominion et Berlin et
des Orgues Eoliennes Peloubet et
Dominion.

COOKS FRIEND
BAKING POWDER.

DE W. D. McLAREN

Est la plus économique



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada. - MONTREAL.



BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour
guérir le Rhume de Cerveau dans toutes
ses phases.

NE FAILLIT
SOULAGES, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour
toujours, Infaillible.

Plusieurs redoutables maladies sont sim-
plement des symptômes du Catarrhe, tel
que : Mal de tête, surtout partielle, perte
de l'odorat, nausées, crachats
aigreux, nausées, sensation de débilité,
etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes
d'autres semblables, c'est que vous avez
le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de
temps pour vous procurer une bouteille
de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps,
le rhume de Cerveau sévère résulte en
un Catarrhe, suivi consommation et de mort.
Le BAUME NASAL est en vente chez
les pharmaciens, ou envoyé, frais de
poste payés sur réception du prix (secteur
ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.

**JAMAIS
GUÉRIT
RHUME
DE
CERVEAU
ET
CATARRHE**